

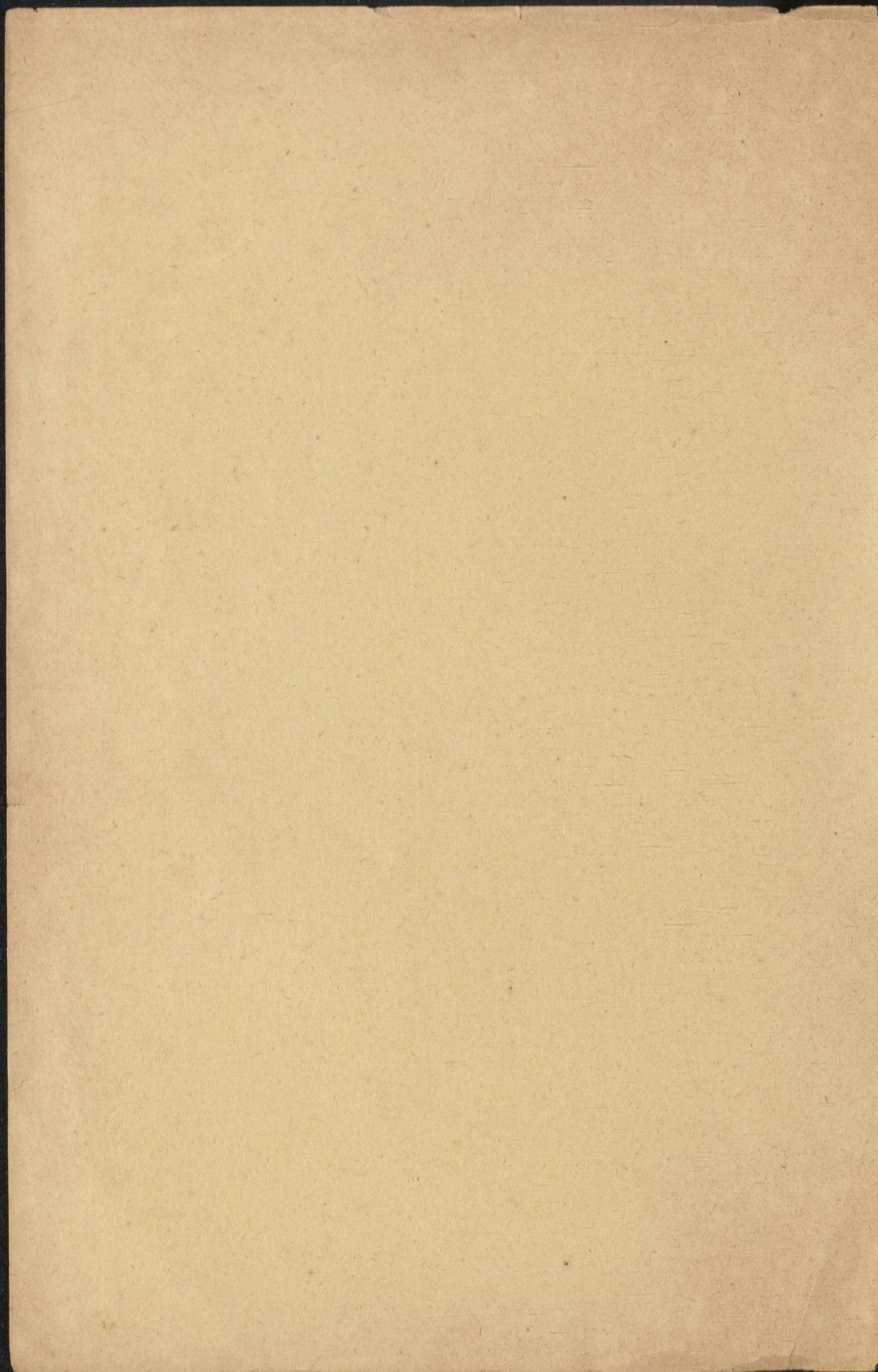
GRÉGOIRE LE ROY

# *Joe Trimborn*

NOUVELLES



PARIS  
EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie, ÉDITEURS  
7, Rue Corneille, VI<sup>me</sup>  
Bruxelles, 72, Rue Van Artevelde  
MCMXIII



MLVN 00480

V.4

45<sup>F</sup>

## DU MÊME AUTEUR

---

- La Chanson d'un Soir, poèmes . . . . . épuisé**
- Mon Cœur pleure d'autrefois, poèmes . . . . . épuisé**  
(Paris. Vanier, éd.)
- La Chanson du Pauvre, poèmes. . . . . 3.50**  
(Paris, Mercure de France)
- La Couronne des Soirs, poèmes. . . . . 3.00**
- Le Rouet et la Besace, images et chansons . . . 10.00**

GRÉGOIRE LE ROY

# Joe Trimborn

NOUVELLES



FS-VN  
XVIII  
480

PARIS  
EUGÈNE FIGUIÈRE & Co, ÉDITEURS  
7, Rue Corneille, VI<sup>me</sup>  
Bruxelles, 72, Rue Van Artevelde  
MCMXIII

Il a été tiré de cet ouvrage :  
Sept exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés.

JOE TRIMBORN

PROOF - 301



La Bourse de New-York avait eu une heure de gaieté et de sarcasmes en apprenant que Joe Trimborn venait de constituer le Trust de la machine à coudre.

« On ne syndique que les produits du sol et les objets brevetés dont les quantités sont forcément limitées, soit par la Nature, soit par la Loi ». Telle était l'opinion générale; tel aussi l'avis des économistes.

Au reste, Joe Trimborn ne pensait pas autrement, mais — s'était-il dit — la société n'étant basée ni sur la logique, ni sur les lois naturelles, il n'y a pas de raison pour qu'en affaires la logique soit la Vérité. Et Joe aussi avait eu raison, car, en dépit de tous les sourires, contrairement à toute vraisemblance, il avait admirablement réussi dans

sa spéculation. C'était fou, mais c'était vrai! C'était contraire aux lois économiques, mais c'était la réalité, et les trusteurs d'Amérique qui n'avaient pas, à défaut de l'intelligence, le loisir de collationner les lois économiques avec la matérielle vérité d'une *position* en Bourse qui se chiffrait par des millions de dollars, avaient trouvé plus simple, ne pouvant faire autrement, de se soumettre à la réalité. Joe Trimborn donc avait été proclamé *Roi de la Machine à coudre*.

Il faut reconnaître toutefois qu'une fortune si rapide et si paradoxale n'avait été conquise qu'au prix d'un travail gigantesque, opiniâtre, inhumain et que, si Trimborn, à l'égal des autres rois du million, possédait aujourd'hui dans la 5<sup>e</sup> Avenue, un hôtel où s'amoncelaient des richesses incroyables, il ne l'avait vraiment pas volé. S'il les devait à quelque chose, ce n'était qu'à sa patience, à ses nuits blanches, à ses calculs de tous les jours, de toutes les heures de ces jours et de toutes les minutes de ces heures; en un mot à une existence de servitude et de martyre dont la fortune avait été la récompense.

Pour le moment, Trimborn était malade, horriblement malade, peut-être irrémédiablement...

Une neurasthénie aiguë, suite naturelle de l'abus du travail, encore aggravée d'une affection douloureuse de l'estomac, avait totalement ruiné sa constitution pourtant assez robuste. Comme il avait fui le sommeil, le sommeil à présent le fuyait et, depuis plusieurs mois, il vivait — si c'était là vivre! — sans manger ni dormir.

Qu'il eût payé cher un mets qui ne fût cause de mille tortures! Mais une aile de poulet lui tombait dans l'estomac avec la lourdeur et l'indigestibilité d'une livre de plomb. Et le sommeil! Oh! ces jours et ces nuits qui se suivaient sans que ses yeux connussent l'ombre du repos! Ses yeux toujours ouverts malgré l'heure et le temps! Et cet énervement, cette surexcitation, ces transes grandissantes qui faisaient battre son cœur comme s'il se fût précipité de lui-même vers la mort! Et pas une lueur de mieux! Les médecins s'étaient succédé comme les jours de la semaine, et, l'un après l'autre, l'avaient abandonné, ne se souciant pas de rester le dernier sur la brèche et de s'in-

fliger ainsi le tort public de n'avoir pu guérir un homme si riche et si puissant. Encore fallait-il, après leur désertion, acheter leur silence, car Joe n'avait pas le droit, comme le premier venu, d'être malade. Sa *position* en Bourse, sa qualité de chef de syndicat, lui imposaient une responsabilité énorme dans la conduite de la fortune publique. La nouvelle de sa maladie se serait répercutée en cris de panique et les échos du désarroi qui se tiennent, comme des oiseaux soupçonneux, au palais des Finances, auraient pris leur vol néfaste. Joe Trimborn en danger, c'était la mort pour le trust de la machine à coudre, c'est-à-dire un cataclysme pour l'Amérique entière. Ce n'était donc rien de trop que de payer de quelques centaines de dollars la discrétion de la Faculté. Au reste, les actions du trust haussaient d'autant chaque jour, car telle est l'influence des génies d'affaires sur la fortune publique que de se taire seulement et de ne rien faire constitue encore une source de richesse et de prospérité.

Les associés de Joe et M<sup>me</sup> Trimborn l'entendaient bien ainsi. Ils s'étaient, en conséquence,

imposé la dure nécessité de ne rien changer aux allures de leur existence quotidienne. Les dîners, en famille, de trente couverts, les fêtes à grands fracas de lumière et de musique se succédaient sans interruption, emplissant le palais de voix sonores et de rythmes de danses. Le public, en passant par la 5<sup>e</sup> Avenue, pouvait se tranquilliser en constatant que les vingt-huit fenêtres ardentes projetaient toujours sur le trottoir les traînées jaunes de leur lumière; Joe, pour tout le monde, était en voyage et nul ne se fût douté que, là-haut, dans une mansarde, sous les combles, s'éteignait lentement d'insomnie et d'inanition une lueur de vie, un pauvre petit homme de soixante livres, Joe Trimborn, le millionnaire.

La révolte contre le sort, l'ivresse de se plonger dans le malheur en y entraînant les autres pour se venger de son impuissance, leur faire comprendre la valeur de sa vie en les ruinant par la nouvelle de sa maladie, cela même lui était interdit, car M<sup>me</sup> Trimborn, appréhendant la débâcle, tenait la clef de la mansarde serrée dans son corsage, de

même qu'elle gardait dans son cœur le secret de ce qui se passait là-haut.

Elle était une personne avisée, une femme de tête et, sachant ce qu'une faiblesse pouvait lui coûter, elle avait le courage de mesurer sa douleur et son affection à ses devoirs sociaux.

Ce soir-là, pure coïncidence sans doute, on parla neurasthénie. Elle faisait, disait-on, des ravages terribles, surtout dans les rangs des surmenés de la finance. Quelqu'un alors affirma qu'il y avait, à Paris, un spécialiste prodigieux, un vrai sorcier qui faisait des miracles et ressuscitait fréquemment les demi-cadavres que lui envoyait son époque.

La décision de M<sup>me</sup> Trimborn fut prise à l'américaine, et, dès le lendemain, le majordome, — car il ne pouvait être question d'embarquer le malade à bord d'un *Red Star* quelconque, c'eût été publier l'état de santé de Joe Trimborn —, dès le lendemain, Patrick furetait au port, aux docks, aux bassins de radoub, aux cales sèches, à la recherche de quelque yacht confortable. Il ne trouva rien; les derniers millionnaires avaient tout pris et Joe, trop fraîchement enrichi, n'avait pas eu le temps de s'apercevoir

qu'il n'avait point son yacht, cette affirmation finale d'une grosse fortune. Il n'y avait qu'un bateau marchand de dix mille tonneaux, à la vérité assez rapide, ses machines de huit mille chevaux pouvant garantir une vitesse moyenne de neuf nœuds à l'heure.

Patrick osa à peine en parler, mais nécessité fait loi et trois heures ne s'étaient pas écoulées que le *Great America* était acheté pour la somme assez avantageuse de douze cent mille dollars.

Il ne fallait que soixante-quatre hommes d'équipage et comme il n'était question que d'une croisière, tout fut prêt pour le jour même. Le lendemain les soutes étaient gorgées de charbon, les machines sous pression, mais — pour plus de discrétion — on attendit jusqu'au soir.

Patrick alors, une sorte de géant bon enfant, monta à la mansarde, roula Joe Trimborn dans une couverture, comme il eût emmailloté un enfant et le dissimulant sous son pardessus, porta, mais avec mille prévenances, son petit paquet à bord.

Un sinistre mugissement de sirène endolorit la

nuit et les machines se mirent à rouler, poussant le navire de toute la force de leurs huit mille chevaux.

La traversée s'accomplit sans encombre; le capitaine allait et venait sur la dunette, jetant de temps à autre un regard de prévenance sur son unique passager qui se faisait habituellement transporter sur le pont, roulé dans une épaisse couverture.

Joe passait ainsi les journées à regarder le va-et-vient des hommes du bord; ils étaient souples et vigoureux et le malade pouvait d'autant mieux observer la puissance de leur carrure qu'eux, de leur côté, se sentaient attirés vers lui comme des enfants, curieux, intrigués de penser que cette chose énorme, un transatlantique, ne servait qu'à transporter ce petit homme malade, qui ne pesait pas soixante-dix livres. A leurs yeux, il y avait là une disproportion que ne corrigeait nullement l'idée de fortune s'attachant à son nom, comme la beauté ou la laideur s'attache à certains visages.

Trimborn, en vrai Américain, ne s'étonnait de rien, réfléchissant seulement à l'inutilité et à l'impassibilité de l'Océan comparé avec la Bourse de New-York et se disant avec envie que ces gaillards



de marins devaient bien manger et dormir de même. Et ces deux pensées remplissaient toute son âme.

\*  
\* \*

Le valet du docteur Chopard n'avait pas desserré les lèvres; indifférent et majestueux à côté de Joe Trimborn affaissé et minable, il s'était contenté d'introduire ce dernier au salon d'attente et de lui désigner une chaise; après quoi il avait disparu. Quelques minutes se passèrent et finalement, Joe, impatienté et indigné de ce qu'on le fît attendre, se traîna vers le bouton de la sonnerie et poussa; le valet réapparut et, froidement:

— Monsieur désire?

— Mais... je voudrais voir le docteur... voilà plusieurs minutes que j'attends...

— Le docteur recevra Monsieur, quand il aura fini de déjeuner; mais... si Monsieur est pressé!... et le valet montra la porte.

Joe la voyait bien, cette porte; c'est par là que son amour-propre eût exigé qu'il s'en allât, mais il

voyait, en face, la double porte matelassée du cabinet de consultation et, se disant que de ce côté était peut-être le salut, il soupira et se laissa choir sur sa chaise.

— *Encore un qui mange, pensa-t-il, et qui dort sans doute...* tandis qu'il grelottait d'énervement comme s'il eût eu quarante degrés de fièvre. Ce qui était pire, c'est que, pour son esprit de neurasthénique, c'était son cœur qui tremblait et se débattait ainsi dans sa poitrine comme une bête captive. Et pourtant l'idée de la guérison possible, faisait à présent qu'il eût attendu indéfiniment, les yeux rivés à la porte matelassée, cette issue vers l'espérance. Il ne vit même pas entrer la théorie des pâles et des maigres qui vinrent successivement s'asseoir en rang, le long des murs de l'antichambre.

Brusquement, la fameuse porte s'ouvrit; le docteur apparut, grand, fort, épais, rougeaud, d'apparence à la fois brutale et bon enfant: chacune de ses mains retenait un battant et sa vigoureuse stature se découpait d'autorité sur le fond lumineux d'un salon violemment éclairé.

— A vous, Monsieur... dit-il de sa grosse voix sympathiquement bourrue.

Joe tout petit, affaissé, minuscule, le cœur frappant à grands coups comme celui d'un étudiant qu'appelle le jury, se dirigea vers la grande ombre, s'efforçant de sourire d'un sourire obséquieux, visiblement désireux de se rendre le juge sympathique. Il n'avait plus la moindre notion de sa puissance de milliardaire; il n'avait plus rien de commun avec le Trimborn qui, du haut des terrasses du building à vingt-trois étages où se centralisaient ses bureaux, jetait un regard de roi sur l'horizon circulaire et comptait les cheminées de ses usines comme un évêque eût compté les tours de ses églises; il n'était plus qu'un tout petit garçon craintif et pitieux.

— Asseyez-vous là, dit le docteur, et le jour violent tomba en plein sur la figure de Joe. Il y eut d'abord un silence, puis, comme tous les malades, le pauvre Joe crut devoir longuement narrer les détails et la marche de sa maladie.

Le docteur ne l'écoutait pas, indifférent à ce flux de paroles; son regard, — un regard aigu,

scrutateur, — était rivé aux yeux de Joe; tout à coup ce regard bougea, descendant lentement des yeux vers les pieds; il suivait la ligne illogique de son anatomie précaire: la tête légèrement penchée comme si le cou trop maigre n'eût pu en porter le poids, le corps affaissé épousant l'incurvation du fauteuil, les jambes molles comme si elles eussent été privées de leurs os, les mains exsangues et sans action pendues le long du corps comme les manches d'un habit.

— Levez-vous, dit le docteur.

Joe mit toute une minute à se dresser sur ses pieds; Chopard posa sa main sur le devant du crâne et, de son pouce, releva la paupière supérieure; après quoi, appuyant le pouce sur le menton, de son médius il tira sur la paupière inférieure.

Dieu! qu'il se sentait chétif, malingre, impuisant, lui, Joe Trimborn depuis qu'il avait le dos tourné à son empire d'Amérique et la face vers ce docteur!

Celui-ci appuyant de la main gauche sur le thorax, venait de coller son oreille au dos du mal-

heureux. Qu'il est maigre, pensa le docteur, je n'entends presque rien de son cœur...

— Fermez les yeux et marchez...

Joe ferma les yeux et marcha; mais il titubait comme un homme ivre et il n'eut que le temps de s'agripper à la table.

— Je ne puis plus rien pour vous, prononça le célèbre spécialiste d'un air à demi dégagé, à demi ennuyé.

— Mais... docteur! C'est impossible...

— Trop tard, mon cher Monsieur...

— Mais vous ne savez pas qui je suis...

— Cela ne peut rien à l'affaire, accorda le docteur avec un sourire.

— Mais je suis Trimborn, Joe Trimborn, le fameux Trimborn, le roi de la machine à coudre! Mais j'ai des millions, docteur, énormément de millions...

Et le pauvre Joe paraissait perdu, prêt à pleurer, désespéré, désemparé, vibrant et palpitant comme un oiseau blessé.

Le docteur, habituellement brutal, se radoucit cette fois, intéressé par ce petit bout d'homme qui

lui faisait l'effet d'un rat qui, dans son impuissance, se jette contre le grillage du piège où il vient de se faire prendre.

— Précisément, dit-il, il vaudrait mieux que vous en eussiez un peu moins; vous auriez peut-être un peu plus de santé.

— Mais, docteur, je suis Joe Trimborn; je suis épouvantablement riche; vous devez avoir un remède spécial pour les personnes de ma qualité...

Le docteur partit d'un éclat de rire fou et sonore, comme un qui vient d'en trouver une bien bonne. Joe en fut interloqué, ne sachant comment il devait prendre la chose.

— Ecoutez, il n'y a plus rien à faire, quand on en est arrivé à l'état où vous êtes; il n'y a plus ni médecin, ni médecine qui comptent; c'est moi, Chopard, qui vous le dis; mais... il y a peut-être, comment dirais-je?... un espoir, une sorte de subterfuge; seulement celui-là je doute que vous soyez assez fort ou assez riche pour mettre la main dessus.

— Dites, docteur, supplia Joe.

— Inutile... et le docteur secouait la tête.

— Docteur, dites-moi ce qu'il y a à faire et ce

qu'il y a à faire, je le ferai; vous ne savez pas ce que je peux, je suis Joe Trimborn.

— Eh bien, puisque vous êtes Joe Trimborn, je m'en vais vous le dire.

Il y a... il y a que, pour espérer vaguement, il faudrait — et le docteur avait peine à ne pas rire, — il faudrait passer chez le fripier, vendre vos effets, revêtir la plus misérable des misérables défroques de chemineau; ensuite passer chez un marchand d'instruments de musique... A propos vous jouez de la flûte?

— Non, docteur.

— Du violon?

— Non, docteur!

— De la guitare?

— Non plus, docteur.

— De l'accordéon, alors?

— Non plus!

— Alors, vous chantez?

— Non, docteur!

— Mais de quel instrument, diable! jouez-vous?

— D'aucun, docteur.

— Oh! elle est forte celle-là! Et comment faisiez-vous pour exhaler, pour faire sortir ce quelque chose que nous sentons parfois là — et le docteur se frappait la poitrine — ce quelque chose d'indéfini, ce trop plein d'idéal qui gonfle le cœur, ce quelque chose enfin qui fait que nous jouons tous d'un instrument ou d'une lyre quelconque?

— Je n'ai jamais rien ressenti de pareil, dit le millionnaire.

— Ah!... Et à quoi passiez-vous vos moments perdus?

— Je n'ai jamais perdu un moment; j'ai toujours pensé à gagner de l'argent, beaucoup d'argent.

Le docteur le considérait comme une chose curieuse, un *cas*, mais il était bien près de mettre une telle brute dehors, car, pour Chopard lui-même, c'était là véritablement une brute! Il se ravisa, ne voulant pas se dédire et, tenté par le « qui sait? » d'une expérience nouvelle:

— Enfin! dit-il, vous jouerez bien de l'orgue de Barberi?

— J'essaierai, docteur.

— Donc, vous achèterez un orgue; après quoi —



mais retenez bien ceci, c'est la condition *sine qua non*, — vous viderez vos poches de tout ce qui vous restera, de tout, vous entendez bien, soit en le donnant aux pauvres, soit en le jetant par-dessus les ponts, pour ne garder que la somme nécessaire, vous entendez? la somme qu'il faut exactement pour prendre à la gare du Nord, un ticket de troisième classe de Paris à...

Et Chopard se mit franchement à rire, en songeant à l'étrangeté du traitement.

— C'est tout, docteur? demanda Joe.

— Comment, c'est tout!... Mais oui... C'est tout... et le docteur resta abasourdi de tant de simple énergie.

— Combien vous dois-je, docteur?

— Je ne fais payer mes soins que lorsqu'ils sont utiles, fit le docteur en souriant; vous ne me devez rien... car vous ne ferez pas ce que je vous ai conseillé de faire...

— Vous ne me connaissez pas, docteur; je suis Joe Trimborn...

Et Joe s'en alla moins penaud, moins affaissé

que devant, presque transfiguré, ne s'inquiétant nullement de l'air ahuri où il laissait son médecin.

\*  
\* \*

Serais-je à destination? se demandait Trimborn, en entendant l'appel imprécis du garde. Il abaissa la portière.

Trois ou quatre lampes piquaient de leur flamme jaune les ténèbres du quai de la gare.

— C'est bien ce nom-là! et Joe mit pied à terre, embarrassé de son orgue dont il parvint assez maladroitement à se passer la courroie sur l'épaule. Hors de la gare, il aperçut une place spacieuse et mal pavée qui semblait se perdre à l'infini, tant la grand'route, à l'autre bout, était large et droite. Quelques taches d'ombre attestaient la présence d'habitations irrégulièrement campées çà et là, mais de lumières, point. Le village dormait son sommeil de nuit plénière.

La position de Joe n'était vraiment pas drôle; il ignorait totalement ce que pouvait être un village

des Flandres, à plus forte raison ce qu'a d'impressionnant et de sinistre un village plongé dans le silence et l'ombre nocturnes.

Né au cœur même de New-York où la nuit ne se distingue du jour que par la couleur de sa lumière, la ténèbre lui était inconnue et il était bien près de la confondre avec l'inquiétude et la panique qui lui enserraient la poitrine. Il fit un pas à droite, un à gauche, un autre en avant, mais il se rendit vite compte que ni l'un ni l'autre ne le conduiraient où il ignorait du reste qu'il voulût aller.

— Sonner, se dit-il... et la lanière de son orgue lui broyait douloureusement la clavicule... Me loger!... mais il avait les poches vides... L'angoisse se saisit de lui et d'instinct il se mit à marcher, à fuir vers la grand'route qui, elle du moins, menait vers l'inconnu.

Combien de pas il fit, il n'eût su le dire, mais ses genoux commençaient de fléchir; ses pieds s'embarraissaient dans les ornières; son épaule se coupait sous la courroie; ses yeux se troublaient et ses paupières se mirent à trembler. Pour comble de malheur, deux grands murs d'ombre étaient venus se

dresser aux deux bords de la route, ne laissant entre eux qu'un ruban bleu et des millions d'étoiles. Il finit pourtant par se rendre compte que le chemin traversait une forêt. Il n'en pouvait plus, tourna à gauche et s'insinua entre les premières rangées d'arbres. La courroie glissa d'elle-même le long du bras, et Joe, brisé, exténué, meurtri de fatigue s'affaissa sur le sol, la tête à deux pouces de son orgue. Alors, fermant les yeux, presque soulagé en songeant à l'immensité de ses misères, il murmura sincèrement: je meurs... et s'endormit.

A la suite d'un mouvement inconscient, — car il dormait d'un sommeil de pierre, un sommeil de brute ou d'ivrogne, — il sentit une vive douleur à l'épaule; sans desserrer encore les paupières, il eut l'impression de revenir à lui; son âme montait à la surface du fond du néant; ses oreilles se mirent à entendre; une demi-conscience s'illuminait en lui; enfin, ayant dégagé son bras meurtri, il ouvrit les yeux.

Alors, il se rappela vaguement ce qui s'était passé depuis... au fait depuis quand? depuis des années sans doute, car il y avait manifestement une

brisure, une tranchée, un vide, un gouffre, entre sa vie antérieure et celle qui renaissait en lui.

Il tenta de se relever, vainement; ses articulations s'étaient soudées; tout son corps avait mal et ses reins! oh! ses reins!! A la longue pourtant, il se trouva assis, mais assis dans une courbature générale; de ses mains il s'agrippait aux genoux pour ne pas retomber sur le dos. L'orgue était là, devant lui! Ce fut la source où sa conscience renaissante alla puiser, goutte à goutte, toute la Vérité, toute la Réalité!

Il avait dormi! Il avait dormi, lui, qui, hier encore, se croyait voué à mourir d'insomnie! A la vérité, il en résultait pour lui une courbature fort douloureuse, mais c'est égal, il aimait mieux ça que les interminables souffrances des interminables mois qu'il avait passés sans sommeil. Il avait dormi... Déjà il n'y pensait plus; des feuilles bruissaient; des oiseaux chantaient; toutes sortes de bruits gazouillaient, clairs, gais, vibrants ou stridents et si pareils, en tant de points, aux rayons du soleil qui, comme des oiseaux, se faufilaient partout entre les branches, que Joe, dans son ignorance des choses de la nature,

finit par croire que c'était la lumière même qui chantait ainsi. Il écoutait, hébété et bercé, charmé quand même, à mille lieues de *tout ce qui était pour lui la réalité*, comme s'il eût continué à dormir, mais en rêvant.

Il avait dormi! Était-ce bien vrai? Cela ressemblait si peu à ce qu'il appelait autrefois dormir! Dormir, c'était se battre encore avec des chiffres; c'était nettoyer les bureaux, lui le milliardaire redevenu saute-ruisseau! Dormir! c'était tout simplement continuer, dans le sommeil, la vie de tous les jours, des pires surtout.

Un tiraillement de l'estomac, suivi d'effluves de chaleur qui l'étouffaient, le tira de sa rêverie. Il avait oublié qu'il eût un estomac! Les douleurs allaient recommencer; la réalité était là de nouveau. Mais il avait faim et la faim fait sortir le loup du bois; il avait faim, une faim autoritaire, une faim qui se moque des douleurs de l'indigestion, une faim qui veut manger coûte que coûte! Joe obéit, comme il obéissait à sa femme, quand elle lui imposait le ris de veau ou le blanc de poulet; il se leva, chargea l'orgue sur son épaule et sortit

du bois. Il prit à gauche; instinctivement il fuyait l'endroit d'où il venait, c'est-à-dire le passé, la neurasthénie.

Ses courbatures se fondaient au soleil; son pas s'allégeait malgré l'orgue; mais il avait beau marcher, les bois succédaient aux plaines, les emblavures succédaient aux prairies, mais de maison, aucune! Et les crampes et les tiraillements, eux, se succédaient de plus en plus rapidement. Allait-il mourir de faim? Mourir de faim, lui, qui, naguère, repoussait toute nourriture! Enfin! Il vit un petit toit rouge, puis deux, puis trois, puis ce fut tout un village.

Il en était encore à cent pas, qu'il se mit à courir, l'orgue lui battant les reins. Brusquement, il s'arrêta; la vie encore une fois se retirait à son approche; il avait les poches vides, honteusement vides! Ah! le maudit docteur! Mais il se rappela son orgue et, faisant glisser la courroie, le ramena devant; sa main chercha, trouva... il tournait lentement, trop lentement; des sons fusaient; des gammes musaient; c'était incohérent. Mais, avant d'avoir atteint le petit pont en dos d'âne qui donnait passage

au torrent, juste à l'entrée du village, il avait acquis quelque expérience et constata, non sans une certaine fierté, qu'il n'était pas aussi difficile que le docteur paraissait le prétendre, de donner une issue à notre besoin d'idéal.

Des enfants court-vêtus, mal mouchés, mais roses comme des fraises, dansaient au son de sa musique; il les regarda à peine, songeant... qu'il avait surtout faim, très grand'faim.

Une porte s'entre-bâilla et une grosse main de villageoise lui tendit une copieuse tranche de pain noir frottée de beurre. Il prit sans remercier et se mit à dévorer, goulûment, sans mâcher, comme une bête affamée.

Celui qu'on nommait *le pape*, l'idiot du village, était venu se camper en face de lui, riant béatement de sa grande bouche stupide et profonde. Joe n'y fit aucune attention; il mangeait, ébréchant l'or de ses dents sur la croûte du pain noir. Quand il eut fini, il pâlit; il venait de se rendre compte de ce qu'il avait fait! Manger du pain, du pain noir et manger si goulûment! Tout le bien-être de sa faim apaisée s'abîma dans le désespoir; il allait irrévo-



cablement mourir d'une indigestion horrible! Toute autre pensée s'évanouit et, malgré les enfants qui attendaient l'air de la reconnaissance, Joe se hâta vers l'autre bout du village, pour aller mourir, soit dans un taillis, soit au pied d'un arbre, mais sans témoins, hors de ce rire stupide et énigmatique du *pape!*

C'est là que Joe attendit l'heure des tortures qui devaient inévitablement précéder la mort.

Ni les tortures, ni la mort ne vinrent, mais Joe les attendit si longtemps, que ce fut le crépuscule qui arriva, le crépuscule avec sa douceur onctueuse, sa persuasive bonté, avec ce sentiment d'infinie délivrance et de repos, que le soir, à la campagne, étend sur le seuil de la nuit.

Mieux que tout autre, puisque c'était à un âge relativement avancé que, pour la première fois, il se trouvait en face du silence et de la solitude de la nature, Joe devait en ressentir les effets.

Il se mit donc à réfléchir.

Il avait souvent, il avait beaucoup réfléchi: à des complications de chiffres, à des coups de Bourse, à toutes sortes d'affaires fructueuses, mais à soi,

à sa destinée, à ce qu'il avait été, à ce qu'il était, jamais! Aussi fut-il assez interloqué, quand son *moi* vint se camper tout à coup devant lui, à la façon d'une image qui se révèle dans une glace ou sur une plaque photographique.

Ce qu'il voyait là, devant sa pensée, c'était donc *lui*, c'est-à-dire un être existant en soi, et non pas assimilé, confondu dans un flot d'affaires et de conflits commerciaux, mais un être opposé à tout ce qui n'était pas *lui*...

Il s'embrouilla; les pensées affluaient, se bousculaient comme une foule dont chaque individu veut se porter au premier rang, et finalement disparaissaient, sans qu'il eût eu le temps de les reconnaître. Il résolut alors, car il aimait la méthode, d'y mettre un peu d'ordre.

— Voyons, se dit-il; procédons avec régularité. Puisque je veux réfléchir sur ce qui m'arrive, il faut donc que je distingue les événements, que je précise le présent, donc que je l'oppose au passé.

Je suis né... à New-York probablement; mon père, je l'ai peu connu; ses affaires l'astreignaient

à de fréquents voyages; ma mère... c'est bien vague tout cela, et, au demeurant ne signifie pas grand' chose. Voyons plus loin: l'école... rien non plus... Ah! m'y voilà! Un grand building sur le Strand; j'étais saute-ruisseau, au service d'une banque; le matin, je nettoyait les bureaux... Mais tout cela ne me dit rien... Diable! Que mon enfance a été vide et comme je sais peu de chose de la vie de famille dont les Européens parlent tant!

Ah! voici! Je joue à la Bourse, je soutiens des cours, j'aide à la baisse. Ce doit être de ce temps que date mon mariage, puis ma fortune. Mais diable! où suis-je dans tout cela? Quelle est ma part de volonté dans la conduite des événements?

Puisque j'étais — on me l'a répété mille fois — un grand financier, un économiste de premier ordre, il faudrait pourtant que je trouve la cause de tant d'effets notoires... Décidément, je ne vois rien qui soit de moi, qui sorte de moi, qui vienne de mon cerveau; les événements, c'est comme les grains de froment qui jaillissent sous le fléau du hasard! Mais alors, pourquoi travaillais-je des nuits entières, chassant mon sommeil à force de thé et de café? pour-

quoi négligeais-je de manger? pourquoi me suis-je détraqué, usé, rendu malade? puisque je n'existais pas?...

Je vois; tout devient clair; je prends enfin conscience de moi; je m'oppose au reste de l'Univers; je raisonne et distingue les événements les uns des autres et remarque ce qui m'en est contraire ou propice; mon destin se démêle de l'inextricable fouillis des contingences; ma personnalité existe; en un mot, je suis malade, très malade; j'en saisis la cause: l'abus du travail et je voudrais guérir, ce qui ne se peut qu'en songeant à moi.

J'observe aussi que je suis si peu maître de l'œuvre dont je me faisais gloire, qu'il suffit d'un mensonge pour qu'elle se continue sans moi: on me cache dans une mansarde et tout est sauvé! Que je n'agisse plus, peu importe! les choses iront leur train quand même; un tout petit mensonge suffit pour remplacer l'indispensable Trimbourn!

Seulement je vais peut-être mourir et ceci prend tout à coup une énorme importance à mes yeux; ne pas mourir fait reculer au dernier plan ce qui me semblait essentiel auparavant. Les affaires, les

millions, cela m'est égal, ce n'est pas moi! Être malade, ne pas mourir, cela seul m'intéresse; cela c'est vraiment moi!

Un soir on me porte à bord d'un bateau et c'est un valet qui me porte, comme il eût porté un petit paquet; je ne pesais pas lourd... Après je me vois sur le pont et, là encore, je suis la chose la plus minable de la terre et pourtant c'était Joe Trimborn que portait mon valet et c'était pour moi seul que voguait tout un transatlantique! Mais je ne me disais pas cela; durant le voyage je n'eus qu'une pensée, celle que j'ai encore: ne pas mourir! Ce n'est pourtant que lorsque le docteur m'a dit que tout espoir était perdu, que j'ai compris toute la vanité du monde faux dont j'avais fait mon univers; les millions, mon hôtel de la 5<sup>e</sup> Avenue, mes richesses, ma femme, Joe Trimborn lui-même ou du moins ce que ce nom représente à autrui, tout, tout s'évanouissait comme une fumée stupide d'insignifiance.

Vivre! Cela seul m'importait, et ce désir de vivre m'a fait paraître naturelle et simple l'idée de m'affubler d'une défroque de mendiant, de coucher à

la belle étoile ou sous les ponts, et de mendier mon pain en jouant de l'orgue, à moi le millionnaire, moi, le roi de... moi Joe Trimborn! Cela est fou; cela est invraisemblable; cela ne peut être et cependant cela est!

Et je vis! Non seulement je vis, mais je dors et je mange; mieux encore: je sens que je ne vais pas mourir. Et pourquoi? Parce que je couche à la belle étoile, que je joue de l'orgue et que je cours les chemins en mendiant. Ceci aussi est fou et invraisemblable et pourtant vrai! Que conclure de tant de choses, d'apparences contradictoires?

Joe se mit à chercher, mais vainement, car, de se dire que tout cela n'était que des vérités autres que celles communément reçues, lui paraissait une explication trop élémentaire; il chercha donc tant et si bien que ses paupières clignotaient déjà et qu'il fallut la soudaine fraîcheur de la nuit pour l'arracher à l'engourdissement qui l'envahissait.

Ne voulant point retourner sur ses pas, quoique le village qu'il venait de quitter fût plus proche que celui dont il entrevoyait la tour entre les étoiles naissantes, il s'engagea de nouveau sur la route,

avec le sentiment irraisonné qu'en allant ainsi, il s'éloignait de son redoutable passé.

A la première ferme, qui couvrait de ses toits de chaume des bâtiments gris et trapus — comme une couveuse qui étend ses ailes sur le nid — un peu en amont du village, il vit une paysanne traversant le verger, une lanterne ronde à la main. Tant bien que mal, car il ne faisait guère de progrès en flamand, Joe demanda l'hospitalité, comptant pour la payer sur l'imprévu du lendemain; déjà s'ébauchait en lui l'âme aventureuse du chemineau. Pour toute réponse, la femme lui demanda ses allumettes, ce qui lui parut saugrenu; comme il n'en avait pas, elle le mena vers la grange et, désignant un tas de foin:

— Couchez-vous là, dit-elle et elle disparut.

A la faveur de la lune, dont une lucarne laissait pénétrer un rayon, Trimborn y voyait à peu près. La façon simple dont venait de se conclure le marché et le genre de lit qu'il lui assignait le laissaient assez perplexe. La couchette était haute de quatre à cinq pieds, et ce fut avec toutes les peines du monde qu'il parvint à s'y hisser; le foin

s'affaissait sous lui, rebondissant de chaque côté de son corps, lui soutenant ainsi la tête et les bras, le tout de telle manière que jamais il ne s'était senti si bien couché!

\*  
\* \*

— Allons! Oust! cria la fermière, car Joe avait dormi comme une souche ou comme une brute ivre et dormait encore à huit heures du matin.

Le pauvre homme eut bien du mal à se remettre sur pied; le foin ondulait sous son poids, le faisant basculer. Enfin, il fut debout et la villageoise assez bourrue le poussa vers la cuisine où, tout en maugréant, elle lui servit une écuelle de lait battu, sabrée d'une tranche de pain de seigle.

Joe se faisait peu à peu aux façons brutales et rustiques de cette population encore primitive et sans délicatesse; il mangea donc sa soupe et ne se formalisa point outre mesure, lorsque, ayant déclaré qu'il n'avait pas de quoi payer, il entendit la commère lui crier de f... le camp.

Quelle étrange façon de comprendre et de faire



la charité, se disait-il, en s'aventurant vers le cœur du hameau!

Mais ce qui l'étonna davantage, ce fut de se sentir des jambes, des bras, une sorte d'énergie générale qui roidissait ses muscles et redressait son thorax.

Devant l'auberge de *l'Ecu d'Argent*, il tomba nez à nez avec deux jeunes mariés dont le couple était suivi d'une dizaine d'autres; en moins d'un instant, il fut sommé d'aller en tête en jouant les airs de son orgue asthmatique.

Ce furent, pendant toute la journée, des allées et venues, d'un bout du hameau à l'autre bout, et même du hameau au village voisin, et de copieuses et joyeuses beuveries qui ne finirent que très avant dans la nuit.

Joe n'avait pas toujours refusé de trinquer et la dure punition du dyspeptique commençait; son ventre gargouillait de façon inquiétante et lui-même roulait comme une barque démâtée, quand il échoua enfin dans le roulis des foins d'une grange hospitalière.

Le lendemain, il se trouvait exactement dans le même état qu'après une nuit de calculs et de combinaisons financières.

Aussi cheminait-il assez tristement sur la route, se reprochant sa faiblesse qui reculait à nouveau sa guérison définitive, quand il se trouva assez inopinément devant deux gendarmes en tournée dans la campagne.

— Vos papiers, dit le plus grand.

— Quels papiers? demanda Joe.

— Comment, quels papiers! ne faites pas la bête, hein! Vous savez bien...

— Je vous demande pardon, objecta Trimbourn, mais je n'ai pas de papiers...

— Ah! vous n'avez pas de papiers! Et vous vagabondez ainsi sans papiers, à la barbe et au nez des gendarmes?

— Mais, Messieurs, j'ignorais... le docteur ne m'a rien dit...

— Le docteur!!! le gendarme était ahuri.

— Mais oui, le docteur... Je suis étranger... et, se raffermissant d'un peu de fierté: je suis Trimbourn, vous savez bien, Joe Trimbourn... le millionnaire...

Le grand traça verticalement un regard noir qui partit des pieds de Joe pour enfin se fixer dans ses yeux, menaçant et plein de colère.

— Ah! vous vous fichez de nous!...

— Mais, je vous demande mille pardons, fit Joe ébranlé, je vous assure, je suis Trimborn... je suis archimillionnaire...

Joe savait ce que peut la fortune.

— Tu vois bien qu'il est fou, dit le plus jeune en éclatant de rire.

— Je connais ça, répondit l'autre, il fait le malin, je veux dire l'idiot, mais ça ne prendra pas...

Par bonheur l'attitude de Joe était si piteusement comique, si invraisemblablement sincère, que le grand même parut fléchir dans sa colère. Joe tremblait, répétant sans cesse:

— Je vous assure, je suis Joe Trimborn, je suis millionnaire... Je suis le roi de la machine à coudre...

C'était vraiment drôle; ils pouffèrent tous deux et s'en furent, riant à gorge déployée, non sans lui crier à la cantonade:

— Allons, le millionnaire... fous le camp!

Joe se sentit cruellement blessé; des vellétés de vengeance chatouillèrent son amour-propre; il songea avec regret à la puissance qu'il avait laissée, là-bas,

dans sa vie antérieure. Un mot de lui, sa seule opinion, choses en somme fort contestables et précaires, accroissaient ou diminuaient la fortune publique. Ici, une affirmation catégorique, et, qui plus est, une vérité *matérielle* n'excitaient que l'ironie et le rire grossier de ces deux brutes!

Leur perspicacité était-elle à ce point obtuse qu'elle ne pût percer les haillons dont il s'était affublé? Ou bien un simple habit suffisait-il à infirmer la personnalité réelle d'un homme?

A New-York, on s'extasiait à ses moindres paroles, leur trouvant des significations ultra-profondes et, dans ce pays-ci, dans cette contrée de brutes arriérées, il ne parvenait même pas à imposer la vérité!

Il faut que je retourne en Amérique, pensa-t-il. Mais comment? En effet, sa bourse était aussi dégarnie qu'au premier jour; il avait vécu en étourdi, car, n'ayant d'autres besoins que ceux du dormir et du manger, c'est-à-dire les besoins simplement naturels, il n'avait rien amassé et n'avait tourné la manivelle de son orgue qu'à l'appel de la faim ou du sommeil.

Machinalement, il s'était mis à moudre sa musique; il escaladait le dos d'âne d'un pont de pierre et voyait accourir de l'autre côté quelques enfants à moitié nus qui dansaient au son de son orgue.

Les portes des chaumières s'ouvrirent et quelques sous tombèrent dans la casquette tendue en sébile. Il eut bientôt de quoi apaiser une grosse faim, et, avisant la meilleure auberge, y fit bombance de lait battu, d'œufs au lard, de fromage et de pain bis.

Sa mauvaise humeur se fondit au chaud d'une sensation de bien-être et de force. Ainsi ravigoté et l'esprit soudain traversé d'un souvenir reconnaissant envers le docteur qui l'avait tiré des griffes de la mort, il se rendit chez le maire, dans le but d'aviser quant au moyen de retourner chez lui, après avoir été royalement reconnaître les miracles de son sauveur. Il en avait assez des gendarmes!

Monsieur le maire l'écouta avec quelque attention d'abord, même de la bienveillance, mais quand Joe s'avisa de lui parler de ses millions, son air attentif s'évanouit en un regard vers la porte, et sa bienveillance se mua en compassion souriante, trop souriante même.

— C'est bon, c'est bon, mon ami, dit le maire en se levant, — car, par bonheur, le maire était bon homme, point trop imbu de son autorité et de son devoir de faire main basse sur les chemineaux.

Tout à fait gagné à la cause de Joe, il releva très haut sa blouse bleue et tira de son gousset une piécette blanche qu'il poussa, en la dissimulant, vers la main du millionnaire; sa discrétion visible semblait insinuer que le représentant de l'autorité droite et inflexible doit ignorer la charité coupable, que le brave homme qui est parfois en lui peut au besoin pratiquer de la main gauche.

Joe retira la main, au risque d'indisposer son bienfaiteur.

— Mais, Monsieur le maire, fit-il, je ne demande rien... au contraire, je suis riche à millions, je suis...

— Oui, oui, je connais ça, mon ami! Allons! prenez toujours et buvez un coup à ma santé.

Et la pièce s'imposa d'autorité dans la paume du joueur d'orgue, d'autant que le maire avait ajouté que son devoir strict était de le garder à la disposition d'une patrouille de gendarmes qui ne manquerait pas de passer bientôt par le village.

Le mot *gendarmes* fut magique; il réveillait des souvenirs trop amers, pour qu'il n'eût pas le don de la persuasion.

Mais, tout en s'en allant, Joe se demandait, s'il n'était pas tombé dans un pays de fous. Il ne se disait pas qu'à New-York, il faisait partie intégrante de l'énorme paradoxe économique moderne; que ses paroles, ses gestes, ses actes se mouvaient dans une atmosphère factice où leur étrangeté ne paraissait pas et que, par leur conformité même avec le milieu, ils empruntaient tous les caractères de la vérité, tandis qu'ici son aspect extérieur, c'est-à-dire, ce qu'il n'était qu'en apparence devait seul compter.

Mais allez donc croire que l'habit fait tout le moine et qu'il suffit de l'envelopper de quelques haillons pour détruire la personnalité d'un millionnaire?

— Ils sont fous! Ils sont fous! criait-il, décidé à se faire jour quand même.

Son humeur ne se dissipa que lorsque, arrivé dans un autre village, la troupe accoutumée des enfants l'eut invité à moudre ses airs.

Il se passa quelques jours, durant lesquels il ne pensa guère à son retour, à son docteur et à sa dette de reconnaissance, tant il s'appliquait à la joie de reconstituer sa santé. Et vraiment, il y faisait d'énormes progrès.

— J'aurai peut-être plus de chance, se dit-il un matin, en se réveillant mieux dispos que jamais. Le soleil franc et plein de chansons d'une matinée sans pareille le portait aux meilleurs espoirs. Il se rendit à la mairie.

— Monsieur le maire, demanda-t-il au garde champêtre, un homme sans âge, à la face trop rouge, au menton mal rasé, à la moustache pleurante et humide encore de la dernière rasade.

— Le maire n'est pas là... Qu'est-ce qu'il vous faut? répondit-il d'un ton rogue.

— J'aurais bien voulu voir Monsieur le maire... pour une affaire importante...

— Quand le maire n'est pas là, c'est moi qui le remplace; d'ailleurs, c'est la même chose...

— C'est que... enfin, je vais vous dire; je désirerais beaucoup me faire rapatrier; je suis...

— A propos, où sont vos papiers?



— Précisément, je n'ai pas de papiers...

— Ah! vous n'avez pas de papiers et vous courez les chemins sans être en règle vis-à-vis de l'autorité? Eh bien! vous en avez du toupet!...

— Voyez-vous, je vais vous expliquer...

Et le ton du millionnaire était fort humble en face du garde champêtre qui montait le sien d'autant.

— Ta! ta! ta! je vais vous coller au bloc, moi!

— Mais, monsieur l'Officier, vous ne savez pas qui je suis; je suis Joe Trimborn; je suis millionnaire; je suis le Roi de la Machine à coudre!

— Bon, le voilà fou, et un fou c'est toujours dangereux... Suivez-moi!

Et Joe eut beau protester, supplier, crier qu'il était millionnaire et roi, l'impitoyable brigadier le poussa dans un réduit immonde, qu'au village on appelait le *trou aux cochons* et qui servait de cachot communal. Le bruit d'une énorme clef grinçant dans la serrure fixa le pauvre Joe sur l'issue de sa démarche.

La commotion fut terrible; d'abord, il ne put même pas penser. Quand il prit conscience, le premier effet fut de lui soulever le cœur, à l'odeur

fétide et vinaigrée qui empestait l'air. Alors, seulement, il vit la meurtrière qui servait à éclairer et à aérer la cellule des ivrognes et des chemineaux; il s'en approcha, afin d'y boire, avant sa contamination, le filet d'air pur qui filtrait par l'interstice lumineux. La faculté de penser lui revint ensuite peu à peu.

Oh! la misérable situation où il était tombé, lui, Joe Trimbourn! Le maudit docteur! Il crut comprendre le rire énorme et équivoque de celui-ci. Le maudit docteur! et pourtant le qualificatif de *maudit* ne correspondait pas à ce qu'il pensait réellement. Au fond, il ne le maudissait nullement. Le souvenir de ce qu'il avait été: une épave destinée à s'émietter jusqu'au néant, une douleur qui comptait minute par minute les heures qui la séparaient de la fin, une souffrance condamnée à se désespérer de ne pouvoir rester souffrance, parce qu'elle était l'unique moyen de vivre encore, tout cela l'obligeait à préférer la cellule d'à présent, sordide, abjecte, avilissante, mais d'où il *espérait* sortir, à la terrible mansarde, ce refuge d'oubli définitif et de mort.

Espérer! Il se cramponnait à ce mot, se rappelant

ce qu'il eût donné jadis pour le trouver dans sa mansarde. Espérer! la clarté d'une joyeuse reconnaissance filtrait dans son cœur troublé et ballotté, comme l'air pur se faufilait en lumière dans sa sombre cellule.

Il revoyait la forêt où il avait dormi, son réveil dans le matin, le soleil sur la route, le bon sommeil dans le foin des granges et la faim, la délicieuse faim apaisée sans qu'il en souffrît! Il se sentait fort, robuste, jeune encore, assoiffé de vivre et pour la première fois, dans la nuit et l'abomination de cette prison, l'ineffable, l'énorme bonté de la vie simple et naturelle se fit jour à ses yeux. Mais la nuit approfondit la pensée ou plutôt, cette autre lumière qui est la nuit nous en fait voir le revers et la fragilité. Serait-il libre? Si, pourtant, on l'envoyait à quelque dépôt?

A mesure que la petite ligne bleue de la lucarne pâlisait, annonçant le jour, ses craintes s'avivaient. Aussi trembla-t-il de tous ses membres, quand il entendit le grincement de la grosse clef et qu'il vit la silhouette tragique du garde champêtre.

Mené au bureau de la mairie, Joe se demanda s'il

ne se trouvait pas en face du maire charitable qui lui avait fait don d'une pièce de dix sous ? Ils étaient, dans tous les cas, identiques, à cela près néanmoins, que le premier était anormalement gros et trapu, tandis que celui-ci était long et fort maigre. Il eut toutes les peines à observer cette différence et, même alors, il dut convenir qu'ils étaient pareils et équivalents.

Même suffisance bienveillante, même supériorité empruntée au ton de la parole, même familiarité condescendante, qui, de la personnalité réelle mais dissimulée, faisait un personnage tout différent, une sorte de mannequin drapé de cérémonieux orgueil, un mannequin qui affectait les gestes et les paroles d'un homme simple, alors qu'il voulait visiblement ne pas paraître tel, et, se souvenant tout à coup d'une visite qu'il fit à son ancien camarade de bureau :

— Mais c'est Roosevelt, murmura-t-il ! Mais c'est lui, tel qu'il m'apparut à la *Maison Blanche*. Y aurait-il vraiment un esprit unique et conforme qui s'empare des hommes, quand ils accèdent au pouvoir ?

Mais Joe n'eut pas le temps de divaguer.

— Ainsi donc, vous n'avez même pas de papiers ? demanda le maire, mis en quelques mots au courant par son brigadier.

— En effet, Monsieur le maire... le docteur ne m'avait pas dit...

— Le docteur ?

— Mais oui, Monsieur le maire ; vous allez comprendre : je ne suis nullement le vagabond que suppose votre garde champêtre. Si je joue de l'orgue, c'est par hygiène, car je suis... excessivement fortuné ; je suis même archimillionnaire et l'on m'appelle...

— C'est bon ! C'est bon, mon ami ! dit le maire en se levant de son fauteuil ; je connais ça, mais, voyez-vous — et tandis qu'il parlait il glissa dans la main de Joe, une pièce de vingt sous, — voyez-vous, il faudrait éviter de vous montrer aux autorités.

Joe voulut se défendre, mais le maire le poussa dehors en ajoutant :

— Car mon devoir serait de vous faire arrêter...

Ces mots étaient d'une signification terrible pour le millionnaire ; aussi détala-t-il prestement, heureux de se sentir à nouveau sur la route, l'orgue au dos.

Il eut amplement le loisir de réfléchir aux vicissitudes par lesquelles il venait de passer, le village le plus proche, Ingoyghem, étant à trois bonnes lieues.

Contrairement à son attente, il ne se sentait point de trop méchante humeur. Ces derniers jours, jours d'une existence inattendue et étrange, avaient métamorphosé son corps. Il allait donc allègrement, savourant la joie d'être dans la campagne, de sentir un beau soleil de septembre lui chauffer les épaules, enfin de se savoir *libre*, tant déjà s'affirmait en lui l'âme du chemineau.

La notion de la liberté, inexistante pour tant d'hommes, il en prenait conscience; cette petite effervescence du cœur qui est la sensation physique du bonheur, il la percevait à présent, sensation extrêmement rare, car s'ils sont peu nombreux ceux qui mesurent exactement le degré de leur infortune, il n'en est presque pas dont le tact soit assez fin, pour s'apercevoir qu'ils sont vraiment heureux.

Et Joe l'était, par comparaison bien entendu, ce qui est après tout la seule façon de l'être.

Il opposait ce qu'il avait été à ce qu'il était et constata d'abord qu'il se trouvait *libre*, ce qu'il n'était pas auparavant, prisonnier qu'il était de son propre ouvrage, un peu comme l'araignée l'est dans sa toile, parce qu'elle y concentre les besoins et les moyens de sa vie.

Et pourquoi se faisait-il le prisonnier de son œuvre? Pour aboutir en apparence à la fortune, en réalité à la maladie, à son affreuse mansarde ou à quelque équivalent. Car c'était bien le seul aboutissement possible; il en tenait les preuves: Barnato, le roi du diamant, s'était jeté à la mer dans un accès de neurasthénie aiguë; donc il était malade et malheureux! Rockefeller, le roi du pétrole, ce squelette dyspeptique, se mourait d'inanition, ne parvenant pas à dépenser, pour sa subsistance, deux sous de lait, alors que chaque jour il entassait des millions autour de lui, comme des murs qui bientôt l'enterreraient vif! Carnegie lui-même, sombrant dans le scrupule et la neurasthénie religieuse, prêchait dans des chapelles malodorantes et, attaché à son remords comme une proie l'est aux griffes du rapace, essayait de racheter ses crimes d'accapare-

ment en fondant, au creuset sans fond de la Charité, l'or qu'avaient payé tous les instants de sa vie.

Et lui-même, Joe Trimborn, le roi de... allait crever de faim et d'insomnie, s'il n'avait trouvé les grands chemins, le soleil, la nature, la liberté.

Soudain, sentant sourdre en lui un désir informulé, un enthousiasme imprécis, une sorte d'extase heureuse — ce quelque chose sans doute dont avait parlé le docteur et qu'il appelait l'Idéal — Joe s'arrêta au beau milieu de la route, loin de toute présence humaine, au milieu de l'énorme et taciturne solitude de la Flandre et, pour libérer son cœur gonflé et bondissant, se mit à tourner la manivelle de son orgue.

Il jouait pour lui seul. Oh! le beau moment de sa vie! Le meilleur!

Joe était heureux et croyait exprimer son bonheur. Peu lui importait la qualité de son hymne; ne pouvant mieux, il chantait comme il pouvait et il était content de son chant comme l'est l'oiseau qui pépie, autant que le rossignol qui remplit de sa voix tout l'espace et tout le silence de la nuit. Qu'importe la voix qui chante! La beauté est dans



le besoin de chanter bien plus que dans la chanson même.

\*

\* \*

Une sérénité joyeuse s'était installée comme une amie fidèle dans l'âme de Joe. Il était heureux. Non pas que les événements eussent changé, mais il se rendait compte que le bonheur se trouve moins dans les événements que dans une bonne disposition de l'esprit.

Dès son arrivée à Ingoyghem, il s'était logé à l'auberge de l'*Ancre* et n'en avait plus guère bougé. La saison s'avancait, les pluies devenaient fréquentes et la patronne, une Flamande tout en chairs, restée veuve avec un enfant de deux ans, s'estimait payée, quand Joe s'occupait du petit, ce qui lui permettait de vaquer librement à sa besogne. Et la besogne ne manquait pas; l'auberge, un bout de ferme, trois vaches à traire, le lait à baratter, les journées y suffisaient à peine.

Elle était donc heureuse de l'aide imprévue qui lui était tombée du ciel et chaque fois que Joe, pris

de scrupule, avait parlé de continuer son chemin, elle avait insinué qu'il ferait bien mieux de l'aider; qu'il y gagnerait son pain et lui serait utile, à elle, en même temps,

La voix était agréable, la femme était jeune et sa chair, abondante et blonde, était si appétissante et si voluptueuse, que Joe ne demandait qu'à ne pas s'en éloigner. Avec la santé et la force, l'effervescence du sang poussait au désir ses sens longtemps assoupis. Cette nuque harmonieuse, ces bras fermes et moelleux à la fois, sortant des manches retroussées, menaient l'imagination de Joe vers la tiédeur de l'aisselle et la générosité des épaules. Et ce fut, par les mille sentiers des tentations quotidiennes, que le désir de cette femme saine, naturelle et vivante, se fraya une issue jusqu'à son cœur où il s'installa en maître.

De son côté, elle ne le voyait pas de mauvais œil. Il est bien, se disait-elle, un peu maniaque, un peu fou, dès qu'il parle de l'Amérique, mais il en est tant de cette espèce, et ces choses ne prennent jamais au village l'importance qu'on y attache à la ville. Elle avait, du reste, la meilleure

façon d'esquiver ce genre d'entretiens et de couper court aux déraisonnements de Joe. Car Joe n'avait pas encore renoncé à retourner en son pays ou, du moins, il en parlait parfois, le soir, quand l'auberge était déserte, mais il en parlait sans trop y penser, plutôt par habitude, comme on parle d'une idée fixe, qui s'use à la longue, peut-être même à force d'en parler.

— Je ne suis pas assez instruite pour discuter ces choses, interrompait-elle aussitôt; je ne suis qu'une paysanne; il faudrait aller voir quelqu'un de plus savant, le bourgmestre, par exemple, ou l'abbé Verriest, ou encore M. Streuvels, du *Lysternest*.

Le bourgmestre, pensait Joe, jamais! Il savait à quoi s'en tenir sur ce genre d'hommes. M. Streuvels, un bonhomme qui écrit des livres, cela lui parut plus intéressant.

Il y pensa, pensa longtemps, puis, un beau jour, y fut.

La maison était ravissante. C'était bien le refuge tranquille de la pensée, la retraite paisible d'une âme.

Haussée sur son tertre de verdure, on avait

l'impression que le maître l'avait plantée là, comme un arbre qui, par ses racines, saurait absorber l'esprit et le sens de la West-Flandre, l'âme et la chair du pays qu'elle dominait. C'était une de ces rares maisons devant lesquelles on s'arrête comme devant une personne et dans lesquelles, sans les connaître, on désire pénétrer, parce qu'on y pressent un secret ou une beauté à découvrir.

Le maître fut accueillant au pauvre millionnaire. Aussi bien, il n'était pas sans avoir appris l'histoire ou plutôt la légende du roi-chemineau.

Dès les premiers mots il se sentit intéressé et intrigué par l'aisance polie et l'apparente logique du récit; ce fut avec bienveillance, comme on écoute les malades sans les contredire, qu'il laissa le singulier personnage aller jusqu'au bout.

L'homme était manifestement détraqué, mais il y avait un tel accent de vérité, même quand il parlait de l'Amérique, que Streuvels ne sentit son sourire devenir ironique que lorsque Trimbourn en vint à conclure:

— Car je suis très riche, Monsieur Streuvels, très, très riche. Mon trust m'a fait gagner une

somme incroyable de millions; en un mot le roi de la machine à coudre, c'est moi!

Il arriva ce qui arrive inévitablement, quand un sage et un fou conversent. Streuvels se sentit terriblement gêné. Que répondre? D'autant que le pauvre diable n'insistait pas outre mesure et ne terminait pas, à la manière des fous, par une offre de complicité ou d'association paradoxale.

En somme ce fut Joe qui mit son hôte à l'aise en se retirant au moment délicat et en remerciant dignement, quoique avec une ombre de tristesse dans la voix, du bienveillant accueil qu'il avait reçu.

Cette visite obséda longtemps le maître psychologue; il se piquait de se connaître en hommes et au fond ne voyait pas très clair dans le cas de Trimborn. Il en parla à son ami l'abbé Hugo Verriest, à Cyrille Buysse, l'observateur cruel, à d'autres encore dont il tenait la perspicacité en grande estime, mais tout en s'intéressant à ce nouveau genre de folie, nul ne parvenait à se l'expliquer. Finalement il fut entendu que Styn Streuvels inviterait Joe la première fois qu'ils se trouveraient réunis au *Lysternest*, ce qui advint peu après.

— Dans tout cerveau de fou il y a, disait Streuvels, après que Trimbarn les eut quittés, deux compartiments: l'un où sont rangées les idées saines, l'autre où se bousculent les folles; mais, entre les deux, se trouve un mur ou un abîme et, à la lumière d'un peu d'attention, on perçoit nettement le moment où le malade escalade le mur ou franchit le gouffre. Ici, rien de semblable!

Que l'homme soit Américain, c'est possible! Encore que ce qu'il nous raconte de l'Amérique, de la Bourse, des trusts, des affaires, soit tout à fait illogique, invraisemblable, contraire à toutes les lois économiques; mais c'est tout ce qu'on lui peut concéder, car la façon dont il aurait, selon lui, fait fortune — et une fortune de milliardaire — ceci passe toute mesure, toute conception saine des choses.

Quant au reste, son histoire de docteur et de santé retrouvée sur les routes en jouant de l'orgue, c'est presque aussi comique que lorsqu'il se dit le roi de la machine à coudre. Et pourtant... et pourtant... n'est-il pas incroyable qu'un homme comme lui soit un chemineau? Or, c'est précisément ce qui

nous paraît le plus invraisemblable qui est la réalité, la vérité.

De son côté, Joe, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre, monologuait sur la route :

— Je n'y comprends plus rien ! Ou je suis fou, ou ils le sont. Si je le suis, moi qui ne dis que ce qui est, c'est donc que, dans ce monde, la vérité n'est pas la même partout ; ou ils le sont et alors pourquoi est-ce moi qui passe pour détraqué et bavard ?

Que je me promène en haillons, que je joue de l'orgue, que je mendie mon pain et mon gîte, alors que je suis archimillionnaire, ils trouvent cela tout naturel, même ils y vont, avec conviction, de leur obole. Mais que je dise ce que je suis réellement, c'est-à-dire Joe Trimborn, et je ne vois plus qu'un sourire d'incrédulité, de la pitié ou de l'ironie ?

Serait-il vraiment possible qu'un pauvre habit eût raison contre la vérité même ? Et pourtant... et pourtant il y a que les hommes tiennent pour vrai ce qui n'est qu'apparent et que, pour eux, l'habit seul fait le moine.

Après tout, à quoi sert une vérité qu'on est seul

à connaître et qu'on ne peut faire partager aux autres? Car j'aurai beau faire, toujours j'aurai tort et toujours ils auront raison.

Mais ce qui passe décidément mon entendement, c'est que moi-même je finirai par fléchir dans ma conviction et qu'alors que je la sais aussi certaine, aussi vraie, aussi réelle que mon ombre que je vois, là, devant moi, sur le pavé... il est vrai que la nuit viendra et que mon ombre alors se confondra avec les autres ténèbres, dans un même néant.

Ces raisonnements qui aboutissaient aux conclusions les plus déraisonnables, ainsi que la persuasion continue des événements quotidiens finirent par user sa volonté et par opérer dans son esprit une singulière substitution.

Comme toutes les idées fixes longtemps irréalisées, son désir de retourner en Amérique acheva de s'étouffer dans l'indolence de l'inaction et de s'envelopper de la soie du temps comme les chrysalides le font dans leur cocon. Puis, elle en sortit sous une forme nouvelle, quelque chose comme le souvenir d'une existence antérieure.

Il eut de plus en plus cette sensation que



c'était un autre qui avait vécu sa vie de millionnaire et à mesure il *devenait* l'homme qu'il était. A la longue, ce souvenir même s'usa et lorsque — très rarement au reste — il lui arrivait encore d'évoquer l'image de sa femme, il la retrouvait totalement changée.

Ce n'était plus qu'une femme dure, peu aimante, très raisonnable, imbue de ce principe que les devoirs sociaux doivent l'emporter sur la faiblesse de l'affection. Et il la revoyait dînant, riant, dansant, tandis qu'il se mourait dans sa mansarde. Non, jamais il n'avait ressenti pour elle les chauds désirs rajeunissants que faisaient naître dans son sang le corps voluptueux et la maternelle sollicitude de sa jeune hôtesse.

Déjà la rumeur villageoise la lui donnait comme femme et, à ces moments-là, il se complaisait dans cette pensée.

L'enfant, à son tour, aidait innocemment le destin du millionnaire à changer de route. Joe était à peine assis que le petit se hissait sur ses genoux, le captivant par cette tendresse, ces caresses et ces séductions puériles, que même les enfants des brutes

trouvent en leur instinct, aussi naturellement que la fleur trouve son parfum. Comment expliquer qu'il n'eût jamais rien ressenti de pareil, pour son propre enfant? Car il avait un fils, oui vraiment...

— Voyons, se disait-il alors, comment est-il, mon fils?

Aucune image ne se révélait sur la plaque noire de l'oubli.

— Pourtant, je l'ai vu... c'est certain! une fois... deux fois... Enfin, j'ai fait pour lui ce que je devais. Je lui ai donné des nourrices, la meilleure éducation, le premier collègue, un excellent gouverneur; je ne regardais à rien. A seize ans, il avait fait le tour du monde... Comment se fait-il qu'il n'ait point passé par la maison? Qu'il ne soit point entré dans mon cœur? Car, — il faut bien que je le confesse — ce petit que j'ai, là, sur mes genoux, qui me tire la barbe, qui boit à ma cuiller et qui dort le plus souvent dans mes bras, ce petit est bien plus à moi que l'autre et surtout je suis plus à lui... qu'au jeune gentleman qui se trouve sans doute à Saint-Louis... à moins que ce ne soit à Londres ou à Rio.

Joe alors embrassait le petit et l'œuvre de métamorphose s'accomplissait, véritable transmutation d'une âme.

— Satané docteur! pensait Joe, acquiesçant d'un sourire; il serait bien surpris, s'il connaissait le résultat du singulier régime qu'il me prescrivit.

Et transporté de joie à l'idée de sa paradoxale aventure, il essayait, en ces moments-là, de coller goulûment un baiser sur la nuque grassouillette de la paysanne, tout en serrant entre ses mains avides sa taille généreuse et rebondissante.

La passion aidant, l'amour inassouvi le mena vivement dans l'impasse matrimoniale.

La patronne, elle, le voyait avec complaisance, songeant qu'elle ne ferait point une mauvaise affaire, car le petit grain de folie de Trimborn était une attraction pour les clients. Ils aimaient l'entendre déraisonner étrangement des choses d'Amérique. Et Styn Streuvels, qui ne dédaignait pas la familiarité des humbles et des frustes, rehaussait souvent de sa présence la compagnie de *l'Ancre*.

Tout allait donc de la meilleure façon du monde, quand un grain s'amoncela dans ce ciel

tranquille et uni. Une gazette tomba sous les yeux de Joe et, dans cette gazette, on pouvait lire :

« La famille Trimborn offre cent mille dollars à qui retrouvera Joe Trimborn, mort ou vivant ».

C'était clair ! Sa disparition devait être là-bas la cause d'une situation inextricable. Syndicats, trusts, succession, tout était arrêté, compromis !

Joe s'en fut tout droit chez son ami ; cette fois Streuvels comprendrait et sans doute l'aiderait.

Par bonheur ou par malheur — qui le saura ? — Joe y trouva nombreuse compagnie, entre autres les fidèles Hugo Verriest et Cyriel Buysse. Néanmoins, il fut introduit, car un fou n'est jamais de trop en joyeuse société. Seulement, devant leurs yeux amusés et interrogateurs, il se tut, résistant patiemment aux paradoxes provocateurs qu'on lui lançait en manière d'appât où finirait bien par mordre son obstiné silence. Longtemps il résista, mais enfin il fut pris et alors il raconta longuement, avec tous les détails, l'histoire de sa vie, de sa fortune, de sa maladie et aussi de sa guérison.

C'était fou, c'était comique, mais, ainsi que Streuvels le leur avait annoncé, tout s'enchevêtrait

si bien, les données spéciales et techniques sur l'organisation sociale et commerciale de l'Amérique étaient si précises, qu'on eût dit des vérités d'une autre planète.

Enfin, arrivant au terme de sa narration et voyant toujours sur leur face la même incrédulité, il crut le moment venu d'assommer leur manque de foi sous le coup d'un argument irréfutable, parce que matériel. Il tira le journal et leur mit sous les yeux les trois lignes d'annonces grassement soulignées de bleu. Il en attendait l'effet le plus magique; il faisait toucher du doigt, à ces Thomas incrédules, la réalité de son idée fixe.

Il n'y eut rien, absolument rien; leurs regards se relevèrent sur lui, empreints de la même gêne.

Streuvelds, le premier, parla et visiblement exprima leur pensée intime à tous.

— Vous seriez fou de vouloir redevenir le Joe Trimborn dont vous venez de raconter la lamentable odyssée, quand vous êtes heureux ici, bien portant, au sein de vrais amis et alors que vous pouvez encore doubler ce bonheur en épousant la belle patronne de *l'Ancre*.

Streuvels croyait, par un pieux et doux mensonge, soulager le pauvre Joe et avoir raison de son obstination malade. Trimborn, lui, y trouva la première parole réellement raisonnable, le premier mouvement de sincère et définitive vérité. Sa figure s'éclaira d'un beau sourire, il venait enfin de découvrir sa destinée. Ce fut de tout son cœur qu'il acquiesça à la vie heureuse et simple offerte avec l'amour par le sort apitoyé.

Il se retira, laissant ses amis étourdis, presque inquiets de la transfiguration de toute son attitude. Il marchait sur la route du pas léger des hommes heureux; enfin il était débarrassé, comme on l'est d'une douleur physique, de cette idée qui gâtait tous ses projets et songeait avec une joie ardente à la chair voluptueuse de sa future compagne; son cœur en sautait dans sa poitrine. Tout à coup, il s'arrêta, fouilla sa poche, en tira le journal, le déchiqueta en mille morceaux que le vent dissémina en papillons et s'écria en un bon sourire:

— Ce n'est pas moi qui trahirai l'asile de l'évadé!

\*  
\* \*

La noce eut lieu à l'entrée de l'hiver.

Comme toutes les noces humbles, au lieu d'un jour solennel et grave, ce fut un jour de liesse. Il n'y eut qu'un moment où la joie parut hésiter : quand il fut question d'inscrire le nom du nouvel époux.

Le maire voulait à tout prix rester en règle avec les lois ; heureusement Streuvels vint à son secours et, malgré une dernière et faible protestation du maire, l'on mit sur le registre : *Joris*, surnommé *Joe Trimborn* le millionnaire.

Il ne possédait même plus son nom. Il n'en fut pas moins simplement heureux.

---

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



L'étrange aventure

de l'Abbé Levrai

THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY  
AND  
GEOGRAPHY

*A mon ami l'Abbé Leurai,  
incurable à l'Asile pour tous.*

*Les somnambules nous intéressent ; nous fuyons les fous. Pourtant les royaumes mystérieux de leurs subconsciencés sont bien voisins l'un de l'autre.*

*Quant à moi, je me suis toujours senti vivement intrigué par certaines folies et je restai le dernier ami d'un pauvre abbé qu'on enferma aux Petites-Maisons.*

*Voici son histoire.*

*Je la raconte telle qu'elle ressort de nos nombreux entretiens. Si je ne place pas le récit dans la bouche de l'auteur, c'est qu'il m'a fallu coordonner quelque peu certains détails et placer, selon l'ordre chronologique, des faits et des sou-*

*venirs le plus souvent décousus et hâchés, comme les donnent généralement les pauvres fous.*

*Les mots diffèrent peut-être, mais j'ai gardé intacts le sens et l'intention, qui sont la conscience d'un récit.*

*On dira que l'histoire est pleine de choses folles et invraisemblables. Comment se pourrait-il qu'il en fût autrement?*

*Au reste, la sagesse peut tirer de la folie plus d'une leçon, tout comme l'homme d'esprit découvre, dans son prochain, ce qui en fait un sot et n'en diffère que parce qu'il évite de donner la même prise à autrui.*

Rome n'avait pas encore admis comme orthodoxe la théorie du transformisme. Elle se réservait et, dans son attentive prévenance pour tout ce qui tient du savoir, fermait bénévolement les yeux sur les batailles qui se livraient autour du formidable principe.

Sans avoir encore donné droit d'asile à l'hypothèse transactionnelle que Dieu s'était peut-être contenté de créer la première cellule, laissant à cette dernière le soin de parfaire son œuvre, elle n'encourageait ni ne décourageait personne. Comme une mère qui observe les ébats de ses enfants, quitte à intervenir au premier danger, elle mesurait les risques que couraient, dans ces jeux de l'esprit, ceux des siens que tentait la doctrine nouvelle.

Elle avait conscience de son autorité et qu'elle

saurait, au moment propice, les rappeler au respect de la tradition ou conformer celle-ci aux nécessités scientifiques, si l'intérêt bien compris de l'Eglise exigeait ce sacrifice.

A l'ombre favorable de cette maternelle tolérance, l'abbé Levrai s'était donné, corps et âme, aux problèmes de l'anthropologie et, plus tard, tenté par l'exemple des glorieux aventuriers qui s'étaient volontairement exilés aux Indes dans l'espoir d'y trouver les vestiges de l'ancêtre présumé, il avait échangé la soutane du prêtre séculier contre la bure ardente du missionnaire et s'était embarqué pour les contrées mystérieuses de l'archipel malais.

Poussé par son désir de savoir — de voir, ainsi qu'il le disait, la vérité réalisée. — fort de l'abnégation professionnelle du prêtre qui va jusqu'au sacrifice de la vie, il méprisa les régions déjà explorées de Bornéo, pour se lancer, éperdu de foi et de science, dans les forêts les plus redoutables du redoutable archipel.

Dire que, dans son âme de savant, il oubliait Dieu, serait méconnaître la sincérité de sa foi, mais qu'il ne choisît point les contrées les plus inhabi-

tables, alors que d'autres eussent dû faire présumer avec plus de vraisemblance la présence de peuplades à convertir, serait également contraire à la vérité. Quand le savant et le croyant sont en lutte au sujet de choses qui se touchent de si près, il est bien rare que le premier ne vienne à entraîner l'autre.

Aussi, après avoir vu de véritables troglodytes isolés, mangeurs de racines et de viande crue, se succéder aux hordes de plus en plus rares et de moins en moins nombreuses des Dayaks et des Papous; après avoir descendu, degré par degré, l'échelle de la barbarie, l'abbé avait fini par perdre toute trace d'humanité.

Le mystère des forêts s'épaississait en même temps que grandissait le danger de la faune, aussi terrible que celui des hommes; mais la nature s'embellissait si gravement; la flore transformait la terre en un monde si merveilleux; les lianes et les fleurs s'entrelaçaient en des arabesques si folles et si fantastiques; les clairières qui, soudain, s'ouvraient en des chambres féeriques, étaient d'un tel silence charmeur, que toute notion de crainte, tout instinct de conservation s'évanouirent dans son

enivrement de vivre cette vie multiple de la nature souverainement vierge. Et l'abbé s'était aventuré toujours plus avant, vers le cœur du mystère, insensible à tout autre sentiment, vivant de quelques racines que sa science l'aidait à reconnaître comme pouvant apaiser sa faim.

La nuit seule l'inquiétait, car les singes le poursuivaient à présent, se multipliant chaque jour, s'accumulant en véritables guirlandes vivantes qui se suspendaient aux arbres, à droite et à gauche de ses pas, avançant avec lui et ne s'arrêtant que le soir, intrigués sans doute de sa soudaine immobilité, pour alors éclater en de tels vacarmes que le sommeil se refusait à ses paupières fatiguées.

Ce fut ainsi, durant de longs jours, une existence extraordinaire dont la conscience même s'affaiblissait à mesure qu'il s'éloignait de l'humanité, à mesure qu'il en sortait, croyait-il, comme on sort d'un pays.

Au sein de cette flore prodigieuse et invraisemblable, il ne discerna bientôt plus son individualité du reste de la nature et finit par se prendre, en une pensée qui n'était qu'à demi maîtresse de soi,



pour une unité de plus de cette faune et de cette flore affolantes.

Comme ces frères inférieurs, ne vivait-il pas au hasard de l'Inconnu? Comme eux, n'avait-il pas perdu le souci du danger, pour ne le retrouver que lorsque, brusquement, il le voyait en face? Oui, c'était bien leur étonnement et leur surprise devant toutes choses, leur extase continue qui, en un doux glissement vers les dessous inconscients, le poussaient à l'animalité heureuse.

Parfois, il se rappelait sa mission, qu'il la négligeait quelque peu, mais, se disait-il pour s'absoudre, Dieu, peut-être, me montrera un jour une de ces choses étonnantes qui portent en soi la science du monde et alors, pour avoir contemplé cette chose en face, il trouverait dans son âme les paroles dignes du plus bel hymne à Dieu, celles qui proclameraient sa vérité?

Cette seule pensée, presque un espoir, suffisait à retremper sa volonté; il repartait frais et dispos, pareil aux plus grands héros du savoir, bravant tout, prêt au martyre du missionnaire même, car, enfin, pour n'être pas celui qui porte la vérité aux autres,

mais bien celui qui la va chercher jusque dans la mort, en serait-il moins le missionnaire de la Vérité?

Et, trouvant ainsi, dans sa passion même, l'excuse de sa passion, il songea une fois encore à l'autre but de sa mission: trouver l'anneau mystérieux qui relie l'homme à son ancêtre inconnu, le pithécoïde, en un mot, qui, pour les anthropologistes, constitue le sanctuaire de leur science, le tabernacle encore inviolé de la vérité révélée.

Et l'abbé, levant les yeux vers ses compagnons de route: « Un peu plus que vous, criait-il, un rien de plus! Je ne saurais même vous dire quoi, mais enfin ce quelque chose, ce rien qui, malgré tout, vous différencie de nous... »

Du coup, les singes lui devenaient sympathiques; il en oubliait leur vacarme du soir. Qui sait, pensait-il, ce sont peut-être les anges que le Seigneur m'a envoyés pour me conduire, comme il le fit pour Tobie; ils me sont peut-être ce que l'étoile fut aux Rois Mages!

Il ne croyait pas, l'abbé, dans sa simplicité, avoir si bien deviné!

A quelques jours de là, tandis qu'il cheminait,

suivant ses guides surnaturels, ceux-ci — comme le fit l'étoile quand les Mages furent en vue de Bethléem — soudain s'arrêtèrent; leurs cris rauques s'étouffèrent; il n'y eut bientôt plus qu'un énorme chuchotement, comme si le vent, inconnu dans ces épaisses forêts, se fût mis à souffler dans les joncs et dans les palmes.

L'abbé s'arrêta. Que voulaient-ils, ses anges? A droite, à gauche, il ne vit que des milliers d'yeux brillants et inquiets.

Alors, les singes, faisant ondoyer en un rythme inverse les guirlandes de leurs corps entremêlés et de leurs queues entrelacées, reculèrent doucement, doucement, et disparurent, les uns après les autres, du côté d'où ils étaient venus.

Et l'abbé se sentit abandonné, seul, désespérément seul, comme si son ange gardien lui-même se fût retiré de lui.

Que faire? Ce n'était plus l'heure de la retraite et vraiment il ne reculerait pas.

Au reste, de vagues pressentiments l'avertissaient que de grandes choses allaient s'accomplir.

La nuit n'était pas encore totale; il s'avança,

avec moins d'assurance pourtant; il tergiversa même sur la direction à prendre. Enfin, une sorte de passage serpentant entre les lianes écartées s'ouvrait devant lui; c'était presque un sentier, mais un sentier voûté par la frondaison des arbres; des feuilles, à terre, étaient foulées, chose surprenante! Mais voici qu'à quelques pas s'ouvre une clairière où, pour des raisons de la nature seule connues, la flore avait refréné sa sauvage poussée; c'était une véritable crypte aux murs et à la voûte verdoyants, dont la pénombre scintillait de myriades d'insectes phosphorescents. Des senteurs de terre humide et de fleurs grasses épaississaient la tiédeur de l'air.

L'abbé s'arrêta intimidé, recueilli, comme lorsqu'il entrait dans une église; une demi-obscurité verdâtre effaçait la netteté des choses, mais — ses yeux s'y faisant — il distingua bientôt, le long des parois et des colonnes que simulait la forêt environnante, quelques tertres surélevés sur lesquels des ossements. C'était un cimetière, une catacombe d'espèce nouvelle. Il avança, pas à pas; stupéfaction!

Ses yeux d'anthropologiste ne pouvaient le tromper.

Ce crâne! Ces fémurs! Ces maxillaires! Et il se mit à mesurer, à cuber, que sais-je? Mais son cœur battait; ses mains se crispèrent sur les ossements; il tenait la vérité! Et soudain il trembla. N'était-ce point un péché que de savoir d'une manière si exacte ce que Dieu semblait s'être complu à cacher depuis tant de siècles et avec tant de soin! La Vérité! N'était-ce pas le trésor du Seigneur et l'homme avait-il bien le droit de s'en emparer ainsi, à force d'adresse et de patience?

Ah! qu'il était malaisé de distinguer le bien du mal!

Comme il saisissait nettement le sens énorme de la parabole du fruit défendu! Dieu et le diable avaient raison; le Seigneur, parce qu'il était vrai que l'homme en mangeant du fruit de la science transgressait les mystères dont il s'était entouré; le diable, parce qu'il était vrai que, par la science, l'homme arrive à la sagesse absolue.

Mais que faire? Et comme Hamlet il serrait en main, un crâne — il voulait savoir — et, comme Ève, il croyait tenir le fruit défendu; il hésitait.

Hamlet l'emporta. Au reste il n'était plus temps, puisque déjà il savait; il avait tout mesuré, tout

cubé. Sa conviction était faite; il se demanda même s'il irait plus loin, car de ce cimetière il fallait implacablement conclure à la présence d'une colonie de pithécantropes.

Il irait! Mais par où prendre? Ses anges n'étaient plus là. Ce ne fut qu'une hésitation fugitive; une certitude mystérieuse le dirigeait déjà comme si, de s'être à ce point écarté de l'humanité et rapproché de ses frères inférieurs, le sens de l'orientation se fût ajouté à ses autres facultés. Aussi bien, le sentier reprenait à l'autre bout du cimetière et tandis qu'il enjambait des racines monstrueuses tordues et nouées comme des replis de serpent; tandis qu'il écartait des fleurs dont le pollen embaumait ses mains, de quelle légèreté lui était son âme! Il n'eut bientôt plus d'attention que pour le silence qui, dans ces forêts impraticables, est d'une nature très spéciale; ce n'est pas le silence des plaines ou des montagnes où le moindre bruit s'étend infiniment dans l'espace ou rebondit et meurt; c'est le silence vivant, grouillant des mille bruits imperceptibles qu'une faune innombrable et invisible produit par son travail de vie sourd et continu.

Un coup cependant, singulièrement régulier, tranchait sur l'ensemble, encore qu'étouffé par l'éloignement; l'abbé avança; le coup devint plus distinct et, n'eût été l'in vraisemblance d'une telle supposition, Levrai l'eût pris pour un bruit de marteau ou de cognée.

C'était aussi l'appel de l'Inconnu, se répercutant au cœur du missionnaire et du savant. Allait-il se trouver en présence d'une peuplade ignorée? Que serait cette première rencontre? Et des visions de martyres saignèrent à ses yeux.

Les coups avaient brusquement cessé. L'abbé fit quelques pas prudents et discrets, attentif à ne pas troubler la nappe de silence qui s'étendait autour de lui. Et de nouveau il se trouva devant une clairière; sans plus bouger, il chercha à voir. Personne! Aurait-on fui à son approche? Et malgré les visions de tantôt, la torture, la mort, il fut pris de regret. Les noms de gorille, orang-outang, tremblèrent sur ses lèvres.

Mais voilà que soudain ses yeux s'arrêtent, hébétés, sur une façon d'énorme nid fait de feuilles de pandanus et de branches entrelacées, une vraie

hutte qui reposait sur les maîtresses branches d'un arbre et s'agrafait aux rameaux supérieurs en contournant tout le tronc.

O! les minutes d'angoisse!

L'angoisse du chasseur de fauves qui voit la tête du tigre surgir des jungles comme une grande fleur soudaine.

Les feuilles du nid s'écartèrent brutalement; un bond formidable... et un être extraordinaire, mi-homme, mi-bête, se tenait, là, planté devant l'abbé ahuri. Moment tragique! car le singe ou l'homme tenait à la main un gourdin terrible.

Leurs yeux se rencontrèrent et la colère éteignit ses flammes dans les yeux du grand singe quand celui-ci eut remarqué l'air humble, voire piteux, de l'abbé.

De son côté, ce dernier s'apercevant de l'humeur graduellement radoucie de... l'homme et voulant se le rendre définitivement bienveillant, dit de sa voix la plus onctueusement sympathique, mais où perçait quand même une assez grosse émotion:

— Bonjour, mon ami...

Il eût préféré quelque parole plus appropriée



à la solennité de la rencontre, mais il n'avait pas trouvé.

Le singe, lui, poussa une sorte de grognement inarticulé où se devinait néanmoins une grande indulgence, apparemment pour l'attitude inoffensive et l'aspect penaud de son interlocuteur.

L'abbé se disait déjà, à part lui, qu'il tenait là, à portée de la main, le fameux secret de l'histoire humaine, la vérité sur la création. L'émotion le gagnait; le singe lui paraissait grand et beau, beau surtout d'une beauté morale, car, enfin, s'il eût voulu, d'un coup de gourdin, il aurait envoyé l'abbé rouler à dix pas.

Quelle honte de songer que l'homme eût agi de la sorte! Il ne s'en trouva que plus ému, si bien que le brave anthropologiste l'aurait embrassé s'il l'avait osé; il ne se risqua même pas à lui prendre la main.

Mais de tels moments ne pouvaient durer, quelque imposante et éternelle que parût aux yeux de Levrai cette première rencontre de l'homme avec son ancêtre.

Encore une fois il eût désiré quelque chose

de grand, d'inoubliable, la parole qui eût consacré ce moment unique dans l'Éternité; il était trop ému pour être inspiré.

— Bonjour, mon ami! répéta-t-il, dans un sourire.

Le singe lui saisit affectueusement le bras et, l'attirant vers l'arbre, poussa un petit cri très doux. Sa compagne se montra.

Levrai, tout abbé qu'il était, ne put s'empêcher de lui trouver quelque agrément. Elle n'était point trop velue, — son mari non plus du reste, — plus abondamment certes que ne le sont nos femmes ordinaires, même celles aux plus riches chevelures, aux sourcils les plus touffus, à la lèvre la plus ombrée, mais ce détail ne lui parut qu'un attrait de plus. L'abbé allait analyser avec plus d'attention encore quand il se rappela sa jeunesse et se vit soudain sur la pente de la convoitise, qui sait? de l'adultère.

Il eut quelque peine néanmoins durant les jours qu'il passa chez ses nouveaux hôtes, à se soustraire, sans la désobliger par une rebuffade, aux attentions toujours plus hardies de l'hôtesse. Plus d'une fois,

il crut lire, dans l'œil de son compagnon, le petit éclair oblique de la jalousie. Il se trompait; tout prouvait que... l'homme était au-dessus d'un tel sentiment, mais l'abbé voyait avec amertume que le péché de luxure et d'adultère était plus ancien que l'humanité et que nulle hérédité ne semblait remonter aussi haut, puisqu'elle plongeait ses racines jusque dans notre animalité ancestrale. Comme il comprenait à présent l'inefficacité des lois et des religions dans la proscription de l'amour!

Ce furent ces choses de la chair, seules, qui troublèrent la quinzaine qu'il passa près de ses hôtes — comme ces méchantes bises du nord qui gâtent parfois la plus belle matinée de printemps. Au reste, il se ressaisissait bien vite, et, sa conscience de missionnaire reprenant le dessus, il essayait, à chaque occasion propice, de porter l'entretien sur le terrain de son apostolat. C'était bien ardu; ils s'entendaient si peu; sans compter l'énorme difficulté qu'il y avait à parler des choses divines dans un milieu si voisin encore de la primitive nature.

Pour l'abbé, pourtant, c'étaient des hommes; des hommes frustes et grossiers, soit, mais des

hommes! Il devait même convenir, à sa confusion, qu'ils l'entendaient mieux en toutes choses que lui-même ne les entendait. Mais chaque fois qu'il s'était dit: voici le bon moment d'aborder la grande affaire et qu'il s'était mis à parler de l'Infini, par le geste au moins autant que par la parole, ses hôtes avaient bien suivi des yeux les signes mystérieux de l'*Absolu* qu'il traçait dans l'air, mais dès que, emporté par son sujet, il avait essayé de faire comprendre les grands problèmes de la foi, il avait trouvé ses auditeurs distraits, presque ensommeillés, tout comme nos paysans, au prêche, le dimanche. Même que ses ouailles avaient la fâcheuse manie, aux endroits les plus solennels, par exemple, lorsqu'il vantait l'importance suprême de ne songer qu'à son salut dans l'autre monde, d'aller gratter du doigt les écrouelles dont le saint abbé était affligé au cou.

Il fallut bien se rendre à l'évidence; ces gens n'étaient pas encore à même de songer à Dieu. En dehors du boire et du manger et de se laisser faire par la nature, la seule chose qui les préoccupât, c'était l'extinction de leur race.

Ils étaient parvenus à expliquer fort clairement

qu'ils étaient les derniers de l'espèce, que, malgré des efforts assidus, il ne leur était point venu d'enfant et que leur nom, ou ce qui pour eux en était l'équivalent, allait se perdre dans l'oubli et le néant. Ce n'était point ici un sentiment d'orgueil, né des choses étonnantes qu'ils croyaient avoir accomplies, mais cet instinct, en somme assez inexplicable, qui pousse nos bourgeois à vouloir un garçon pour perpétuer le nom de la famille, ce qui, au reste, ne perpétue rien que leur nom et leurs misères...

Lorsque, enfin, le missionnaire fut complètement désabusé sur l'efficacité de son zèle et qu'il vit, plus nettement que jamais, les dangers de ce ménage à trois, il résolut de quitter ses amis. L'anthropologiste reprenait le dessus; il entrevoyait une mission à accomplir, celle d'aller annoncer au monde savant ce qu'il avait vu, c'est-à-dire la vérité même sur la théorie du transformisme. Son amour-propre se sentait aiguillonné par l'importance d'une telle mission et, avec tous les ménagements qu'on peut mettre dans les gestes, il s'en ouvrit à ses amis.

La femme en fut péniblement saisie, sentiment fort humain d'ailleurs, car nous savons que c'est

l'homme qui regrettera le plus de voir partir la compagne de sa femme; que c'est la femme qui pleurera surtout le départ d'un ami.

Le jour de la séparation, les adieux furent touchants et même, ô miracle! à certains moments, des pleurs mouillèrent la paupière de l'hôtesse; l'homme en fut abasourdi, jamais il n'avait vu cela; jamais ni lui, ni sa femme, ni l'un des siens n'avait pleuré.

C'était en effet le premier sanglot de la race et c'était l'amour qui le faisait couler!

La malheureuse regagna tristement son nid et l'ami seul resta pour reconduire l'ami.

Ils se suivaient l'un l'autre en silence, mais déjà la séparation était entière dans leur cœur. Les pas qu'ils faisaient ensemble foulaient la terre de l'adieu, la terre qui sépare, la terre qui éloigne; le souvenir se mettait entre eux à mesure que l'un retournait vers le pays des hommes et que l'autre, en esprit, rebroussait chemin vers le coin solitaire où l'attendait sa compagne.

Ils arrivèrent ainsi à la crypte. L'homme sauvage s'arrêta et l'abbé comprit que c'était l'endroit qu'il s'était tacitement assigné comme point terminus.

L'abbé fit entendre, par gestes amicaux, qu'il eût trouvé grand agrément à cheminer plus longtemps de compagnie, mais en vain. Par d'autres signes l'homme primitif fit comprendre que ce cimetière marquait pour lui la fin du monde, que jamais être de sa race ne consentirait à dépasser le coin où les ancêtres s'étaient fixés pour l'éternité, que c'était une loi intangible que de ne pas voir au delà des morts et que c'eût été leur manquer de respect que de passer outre.

Ainsi donc, pensait l'abbé, le culte du passé et la tristesse de l'amour qui s'était manifestée tantôt chez l'épouse, ces deux caractéristiques de notre civilisation, les grands singes les connaissaient et les subissaient déjà.

Il n'y avait rien à faire; la raison était de celles qu'on ne discute pas; l'heure de l'adieu était venue. L'ami tendit la main à l'ami qui y mit la sienne; le prêtre leva cérémonieusement sa droite et allait tracer, au-dessus de la tête du singe, le signe de la bénédiction, quand celui-ci saisi d'on ne sait quelle crainte, se retourna brusquement et disparut dans la forêt.

Après mille vicissitudes et plus de dangers encore, l'abbé avait enfin rejoint Pontianak.

Son port d'attache spirituel était le couvent des Capucins où il retrouva en florissante santé son directeur de conscience, le Père Palud. Il avait eu hâte de le revoir, d'autant que de grandes, mais terribles choses s'étaient passées depuis peu dans son âme ébranlée et qu'il sentait le besoin de retremper sa foi dans la foi robuste, même un peu sectaire, de son confesseur, et d'y puiser cette confiance aveugle en Dieu que l'on perd trop aisément dans la solitude de la nature.

Il venait de terminer le récit fidèle de son aventure incroyable, s'inquiétant de plus en plus du silence obstiné du P. Palud, quand celui-ci, d'une voix brève, froide, tranchante comme l'éclair d'un couteau, lui cria avec irritation :

— Ce que vous avez fait est un crime. Vous avez trahi la vérité éternelle de l'Église, pour l'amour adultère de la vérité terrestre. Vous avez cueilli le fruit défendu et j'entends que vous y voudriez faire mordre les autres hommes.

Sous une simple curiosité scientifique, vous



abaisseriez notre enseignement séculaire! Cela ne sera pas! Dussé-je y laisser la vie, je sauverai la vérité éternelle! Suivez-moi!

— Mais...

— Nous retournons là-bas d'où vous venez et je vous somme de me conduire.

— Mais...

Et sans plus tarder, le moine, poussant devant lui, morne et découragé, le pauvre missionnaire qui n'osait troubler davantage le silence farouche du P. Palud, ils quittèrent le couvent et se lancèrent dans la forêt, refaisant pas à pas la route fabuleuse et dangereuse que l'abbé venait de parcourir deux fois, au départ plein d'espoir, au retour, avec la fierté du savant qui a trouvé.

Ce que fut cette expédition serait trop long à narrer. Chaque jour, ils s'égarèrent, l'abbé ne s'y retrouvant presque plus, maintenant que les singes n'étaient plus là.

Qu'était-ce donc qui, du fond de son cœur, criait à la trahison? Oui, il trahissait, et sans se rendre compte si c'était le grand sauvage ou la science, il avait conscience qu'il n'agissait pas loya-

lement. Mais son âme était d'un enfant et le moine sévère et dur le poussait de toute sa foi ardente et farouche.

Les rares fois que le P. Palud brisait le silence, c'était pour faire entendre de durs reproches :

— Mais qu'était-ce donc qui vous attirait vers le couple maudit ?

— On dit que nous descendons...

— Ah ! je sais ! Des laideurs communes ont fait croire aux athées... Mais c'est faux, cela ! C'est contraire aux livres saints.

— J'ai cru me rapprocher de la Vérité, c'est-à-dire de Dieu même.

— Taisez-vous ! Dieu ne peut être en contradiction avec l'Eglise et cette vérité-là, étant contraire à la vérité de l'Eglise, n'est plus que l'ennemie de Dieu !

— Mais, mon Père, peut-il y avoir deux vérités ?

— Parfaitement ! Il y a la vérité du diable ; il y a celle de Dieu ! Quelques apparences matérielles peuvent prêter à confusion, mais la première n'est rien au regard de la vérité une, claire, éternelle de

l'Eglise. Cette vérité est simple, bien ordonnée, complète; elle forme un système qui a passé par toutes les épreuves des scolastiques. Et que sont vos observations scientifiques, ces bribes de la raison, ces miettes éparpillées, en comparaison de l'édifice théologique, issu des plus puissants cerveaux?

— J'ai pensé, mon Père, que la vérité éternelle était faite des mille petites vérités que nous ramassons en route comme des cailloux blancs, ainsi que le faisait Petit Poucet afin de reconnaître le chemin, et que ces petites vérités, elles aussi, sont éternelles; qu'elles remplissent le monde et nous entourent de toutes parts, mais que nous ne les voyons pas toujours, sans doute parce qu'elles sont si petites...

— Vous blasphémez! Ce sont des vérités matérielles, des vérités de la chair, de vrais cailloux en comparaison du pur cristal; en un mot, les œuvres du démon! La vérité de Dieu ne se trouve pas sur les grands chemins, mais dans l'âme; non pas dans la nature, mais dans le pur esprit.

— C'est que, précisément, mon Père, j'ai vu que l'âme de mes deux amis ressemble en tant de points à l'âme humaine. Ainsi, quand je leur prêchais...

— Eh! quoi, vous avez osé porter la parole de Dieu à des êtres pareils!

— Saint-François ne prêcha-t-il pas les animaux?

— Oui! mais c'étaient des oiseaux, des poules, des canards, des oies, toutes sortes de bêtes élémentaires et inoffensives, de simples bêtes de basse-cour, et non des singes énormes, immondes, à peine velus, des brutes abominables, des êtres tout à fait anormaux, qui ressemblent aux hommes!

— Il est vrai, dut convenir l'abbé, contrairement à son désir de savant.

— Mais je me réjouis à l'idée que je me trompe, ajouta le moine, car comment auriez-vous pu parler à des singes?

— J'en conviens, ce fut pénible; mais par les gestes...

— Oh! des gestes! Cela ne signifie rien du tout...

— A voir, mon père, car il m'a paru que c'était aux gestes qu'ils m'entendaient le mieux. A ce propos, je me suis maintes fois demandé si ce n'est pas plutôt par les gestes que par les paroles

qu'on devrait faire comprendre les choses de l'Infini? C'est un peu ce que tout le monde fait, au reste; car remarquez combien vite on a recours aux symboles et aux images dans ce genre d'entretien. Or, n'est-il pas clair que le symbole et l'image ne sont guère que des pensées qui gesticulent et voudraient bien se faire comprendre? Quand je veux rendre par le verbe ce que de transcendantes inspirations me révèlent de l'absolu, je m'aperçois d'abord que les mots changent de signification à mesure qu'ils me sortent de la bouche; mes phrases brouillent le précis de la pensée et finalement se trouvent exprimer le contraire de ce que je croyais révéler. Heureusement les bras s'en sont mêlés et à tout le moins ont indiqué vers quels parages on dirigeait sa pensée; pour peu qu'on y ajoute quelques images et quelques symboles qui, à leur tour, gesticulent, l'affaire devient plus claire.

— Il est fou, pensa le moine. C'est un innocent. Dieu lui pardonnera!

L'abbé mit son doigt sur sa bouche; le moine comprit.

L'instant devenait solennel; l'heure allait sonner; ils arrivaient au terme de leur expédition.

Quoiqu'ils n'eussent point traversé la crypte — l'abbé s'était plus d'une fois fourvoyé — la baie, la fameuse baie ouverte sur la clairière, était à quelques pas. Ils les firent, ces pas, mais avec quelle précaution, avec quelle lenteur, dans quel silence! Leur cœur battait à tous les deux et une petite sueur refroidissait le front du moine.

Soudain, un coup de feu partit, par-dessus l'épaule de l'abbé et le pithécantrophe qui venait de paraître entre les branchages écartés de sa hutte suspendue, s'abattit, face en avant, au pied de l'arbre familial.

L'abbé saisit le bras du moine, voulant protéger celle qu'il croyait encore cachée, mais nulle feuille ne bougea plus.

— Mon père, qu'avez-vous fait? demanda l'abbé, tristement.

— J'ai sauvé l'œuvre de Dieu.

Ce ne fut qu'après de longues recherches qu'ils trouvèrent la compagne, mais elle était morte et gisait sur un lit de feuilles, la tête appuyée contre un arbre, serrant encore dans sa main le petit crucifix que l'abbé, dans sa naïveté, lui avait laissé

à son départ, après lui avoir expliqué de son mieux que le salut lui devait venir de là.

— Profanation! cria le Père Palud, alors que l'abbé, un peu simple, s'enorgueillissait déjà de voir que sa mission n'avait pas été tout à fait vaine.

Ils n'avaient plus rien à faire là, il ne leur restait qu'à rebrousser chemin.

Et ce fut, alors, le retour vers Pontianak, un retour morne, silencieux, lugubre, durant lequel l'abbé vit dépérir une à une les forces vives de sa foi d'apôtre. Ne sachant plus où était son devoir, ni de quel côté était la vérité, doutant s'il avait péché contre Dieu ou mérité de lui, ayant perdu de devant son âme cette espèce de clarté qui appelle et guide les vocations à travers les sacrifices, comme la petite lumière qui, dans la forêt, indique l'espoir aux égarés, l'abbé pleura plus d'une fois sur lui-même, sur son œuvre vaine, sur sa foi chancelante et sur l'inimitié aussi qui grandissait entre sa conscience et la science.

Désillusionné, n'aspirant plus qu'au repos, comme les marins vieilliss après leur dernier voyage, il se fit rapatrier et reprit la soutane du prêtre séculier.

espérant retrouver, comme curé de campagne dans quelque coin de province, l'oubli de son aventure et l'apaisement de ses aspirations.

Hélas! Il n'était pas au bout de son calvaire et l'épreuve finale devait être la plus dure.

A peine débarqué à Marseille, il apprend qu'un congrès d'anthropologistes y va tenir des assises mémorables et que l'abbé Buissonnière y prendra la parole, au sujet d'une découverte sensationnelle.

Il ne savait rien de la découverte, mais il avait connu autrefois l'abbé Buissonnière et c'était assez pour qu'aussitôt il désirât l'entendre.

Le jour venu, il fut aisé d'observer que l'assemblée était en proie à une émotion anormale. Une date inoubliable, disait-on, allait s'inscrire au memento de l'anthropologie. Aussi quand l'abbé Buissonnière se leva, un remous d'attention, comme une vague sur le sable, vint expirer dans le silence; l'air même de la salle semblait saturé de solennité.

Après avoir rappelé succinctement les découvertes antérieures; après avoir salué de son admiration le nom des savants qui en furent les auteurs,



l'abbé Buissonnière aborda le récit de sa propre trouvaille.

Levrai se sentait inquiet, il se demandait si l'orateur était bien demeuré l'abbé orthodoxe qu'il avait connu ou s'il avait fini, comme tant d'autres, par sombrer dans l'abîme darwinien? Son inquiétude fut courte; Buissonnière, comme s'il l'eût devinée, se chargea de la dissiper.

« Mais, avant de vous dire ce que fut ma découverte, je crois nécessaire d'éclairer quelques ignorances qui, quoique étrangères à notre assemblée, méritent cependant l'attention et ont droit au respect du prêtre que je suis.

« Quelques polémistes trop zélés, mais trop négligents sans doute pour se tenir au courant des nouveaux enseignements de Rome, vont colportant partout leur haine et leur mépris pour le transformisme.

« Il est temps qu'ils apprennent que cette théorie n'a plus rien que de très orthodoxe et que, de l'avis de nos meilleurs théologiens, Dieu pourrait bien s'être contenté de créer la première cellule, prévoyant dans sa sagesse et sa volonté éternelles, les

états successifs par où passerait son œuvre dans la suite des temps.

« Je tenais à dire cela, pour rétablir les choses sous leur vrai jour et éviter, à l'avenir, que des ministres de Dieu, comme je le suis moi-même, ne passent aux yeux de certains fidèles pour des impies ou des renégats et ne deviennent les victimes d'une persécution sournoise, alors qu'ils accomplissent la plus noble fonction de leur ministère, celle de prêcher la vérité. »

Levrai était cramoisi! Ainsi donc, sa course périlleuse dans la forêt, le cimetière des pithécantropes, les jours passés près de ses hôtes, tout cela n'était pas la vérité du diable, comme l'affirmait le père Palud, et c'était au contraire sa deuxième expédition et le massacre qui devenaient des attentats à la vérité?

Levrai pensa étouffer.

— Vous sentiriez-vous indisposé? demanda son voisin.

— Ce n'est rien... un peu de vertige.

« Ce n'est pas tout, continuait l'orateur, et si j'ai cru devoir admonester un peu sévèrement les

gens de mon bord, j'ai quelques mots à dire aussi à ceux qui — dans l'autre camp — se font les virtuoses et comme les jardiniers du doute.

« Certains savants sont hostiles à toute théorie nouvelle, parce que nouvelle, ou parce qu'elle serre de trop près les faits et la nature. Ils accueillent assez volontiers un principe philosophique tant qu'ils le croient un simple jeu de l'esprit, c'est-à-dire discutable, mais ils se rebiffent aussitôt qu'il s'agit d'admettre comme vrais des faits et des phénomènes dont la reconnaissance ferait de la théorie une vérité scientifique, à l'exclusion de tous autres systèmes. Oh! alors, ils reculent en bon ordre, les rangs serrés!

« C'est ainsi que le transformisme leur parut d'abord assez sympathique; ils ajoutaient toutefois qu'une telle théorie n'offrirait de valeur que lorsque des faits précis seraient venus la confirmer.

« Et l'on s'endormit tranquillement, convaincu que ces faits ne se produiraient pas, puisque, aussi bien, depuis tant de siècles, rien de pareil ne s'était vu.

« L'homme, dirait-on, a peur de la vérité ;

son instinct est de ne la point connaître; il l'évite tant qu'il peut et s'en excuse en prétextant que le doute est la première loi du savant. Il nie comme un accusé, exigeant des preuves et toujours des preuves, ne se soumettant que lorsqu'il se sent pris dans les mailles de la vérité, comme le renard l'est dans un piège et l'étourneau dans un lacet.

« A vrai dire, la vérité nous enveloppe de toute part d'un immense filet dont les phénomènes naturels sont les mailles; seulement ces mailles ne sont pas si serrées que les plus grosses imbécillités ne parviennent à se glisser outre. Faudra-t-il vraiment que nous ayons compté, une à une, toutes les mailles avant de convenir de l'existence du filet?

« Il est des théories devant lesquelles on a le sentiment de la vérité comme on a le sentiment de l'amour devant la Beauté. Ce sentiment ne suffit certes pas à les consacrer car, dans ce cas, la foi du charbonnier serait un critérium suffisant, mais il n'est pas téméraire d'affirmer que, faute de ce sentiment, aucune intelligence n'est capable de saisir, dans son ensemble et dans son universalité, une conception de grande envergure. Le doute tenace

et sectaire est une myopie mentale qui empêche de distinguer en même temps et l'ensemble et les détails d'une pensée.

« Tout croire, a-t-on dit, ou tout nier, les deux sont également commodes, car ils dispensent de penser. Ce sont les deux subterfuges des paresseux et, — c'est le moment de le dire — l'homme compte dans ses tares héréditaires le défaut capital du singe: la paresse.

« Mais je reviens à mon sujet.

« Montrez-nous les vestiges de la race intermédiaire, disait-on, et nous croirons; jusque-là, rien ne comblera l'abîme qui sépare l'homme de la bête et cet abîme est aussi formidable que les failles qui rompirent des chaînes de montagnes, formant de leurs débris des continents entre lesquels, aujourd'hui, circule l'Océan. Et les savants se rendormirent avec la conviction, le plus grand nombre même avec l'espoir, que l'absence des preuves userait avec le temps la grandeur et l'attrait du principe darwinien.

« Pour mieux resserrer encore le problème, avec l'arrière-pensée de le rendre insoluble, ils allèrent jusqu'à tirer d'avance les conditions de leur reddition.

« Vous les connaissez, ces conditions: Marche debout (*erectus!*), capacité crânienne, etc...

« Et les disciples fidèles se mirent à chercher. Ils grattèrent jusqu'à s'user les ongles, l'une après l'autre, les couches géologiques qui, depuis tant de siècles, sont venues s'accumuler sur la terre primitive. »

Et l'abbé détailla chronologiquement les étonnantes découvertes réalisées depuis cinquante ans, un demi-siècle de patience héroïque.

« Mais, ajoutait-il, tous ces crânes, tous ces ossements, quelque probants qu'ils fussent, avaient le tort de se présenter tout nus, sans accessoire aucun qui dénotât un progrès quelconque vers la civilisation, tels, par exemple, un outil, une arme, en un mot, un vestige irréfutable de confort et d'intellectualité.

« Eh bien! je n'hésite pas à le dire, je crois avoir trouvé.

« C'est dans une grotte mystérieuse de la Corrèze, près de la *Chapelle-aux-Singes*, que j'ai découvert les restes vénérables que voilà sous vos yeux!

« Depuis des années, je fouillais, je creusais de mes mains prudentes et attentives les sables et les limons que la marée des saisons avait apportés là, quand, ô moment tragique! je vis des ossements et cela dans des conditions d'extraordinaire intérêt.

« En une fosse de forme allongée rectangulaire, manifestement creusée par un être humain, gisait un squelette étendu sur le dos, orienté E.-O., la tête relevée contre le bord de la fosse, ce qui prouve surabondamment que, suivant une coutume encore vivace chez quelques peuples, on avait déposé le mort, face à l'orient, comme si l'on avait voulu signifier par là qu'un autre soleil, le soleil d'une vie nouvelle, se lèverait à l'âme du défunt. Des outils de silex et de quartz, ceux sans doute dont il s'était servi pour gagner ou défendre sa vie, étaient rangés autour de lui, ainsi que cela se fait encore de nos jours, pour les armes et les insignes honorifiques de nos morts. D'autre part, des os en abondance nous fixaient sur la faune variée qui avait servi aux repas funéraires que les anthropoïdes, tout comme nous le faisons, donnaient en l'honneur de leurs parents défunts.

« Vous le voyez, il y avait là, les indices manifestes d'une civilisation naissante. Comme nous, ils fuyaient la solitude et le silence; comme nous, ils mangeaient et pensaient en bande; comme nous, ils appelaient leurs morts à présider aux principaux actes de la vie.

« Mais c'étaient des hommes, me direz-vous! Eh! bien, non! Il suffit de considérer attentivement ces restes, au point de vue morphologique, pour que le doute ne soit plus possible. L'aspect du crâne est bestial; tous les caractères des simiens s'y trouvent à la fois; la boîte cérébrale est aplatie, le front fuyant, et, sous des arcades sourcilières énormes, le nez s'en sépare par une dépression profonde comme une entaille de hache; à tout cela ajoutez un prognathisme facial, plus hideux encore que celui des descendants de Charles-Quint et dites-moi s'il reste encore un doute sur l'identité simienne de notre précieux sujet?

« Vous le voyez, Messieurs, si, depuis des années, nous avons cherché, nos ancêtres aujourd'hui, après dix ou vingt mille ans de sommeil et d'attente, semblent se lever de leurs tombeaux pour réclamer



de leurs descendants la reconnaissance de leur paternité. »

L'abbé Levrai croyait rêver. Il ne se fût pas autrement exprimé s'il avait rendu compte de ce qu'il venait de voir à Bornéo; la similitude était absolue! Que faire? Allait-il parler de sa propre découverte? Sa foi ne s'y opposait plus. Mais comment avouer son crime inutile? Aussi bien, pensa-t-il, la question est résolue et ce serait de fort mauvais aloi, n'étant point inscrit comme orateur, de m'immiscer dans une discussion sagement organisée d'avance.

Déjà l'illustre docteur Moyen avait rejoint la chaire.

Ce docteur jouissait d'une réputation fort enviée de savant prudent, modéré, rebelle aux emballements des théories audacieuses, fidèle à la sagesse des hommes rassis et doctes.

« Je commence par rendre hommage, dit-il, à mon éminent collègue; il est de notre devoir d'encourager les chercheurs dont les découvertes sont la source même où s'abreuve la science. Pourtant gardons-nous de nous laisser entraîner par

notre désir d'arriver à la certitude. La vérité n'est pas si simple. Tant qu'il ne s'agissait que d'une théorie, nous pouvions fermer les yeux et laisser les jeunes esprits s'échauffer à son contact, mais aujourd'hui que les événements semblent confirmer leur thèse, il nous faut envisager les choses autrement. Au reste, il serait indigne d'un savant que de croire un seul instant que la vérité puisse se laisser capturer.

« Mais surtout, songez aux nobles et véritables monuments de l'esprit, qu'une telle vérité saperait dans leur base jusqu'à l'écroulement final. Que deviendraient les admirables inventions des illustres philosophes et des créateurs de genèses ? Que l'assemblée se ressaisisse et retourne à une plus sage conception des choses.

« Pourquoi, d'ailleurs, ces découvertes que nous ne pouvons nier ne nous inciteraient-elles pas à proclamer que ces vestiges demi-simiens, demi-humains, sont ceux d'une espèce disparue, espèce qui tiendrait, — je vous le propose officiellement — le juste milieu entre l'homme et le singe, race inférieure non pas ascendante mais parallèle et qui

serait à l'espèce humaine ce que le vicaire est au curé, le clergé à l'évêque ou, dans une société bien organisée, le pauvre au riche.

« L'homme resterait ainsi le centre de l'univers.

« C'est une théorie nouvelle, direz-vous, oui, mais une théorie qui laisse la question ouverte et ne pousse pas trop brutalement les portes du sanctuaire où nous devons laisser la vérité inviolée.

« Rien, ajoutait-il, ne nous permet de trancher définitivement la question aujourd'hui. La preuve n'est pas faite. Ce qu'on apporte sont des indices insinuateurs, je le veux bien, mais des indices sournois, incomplets, et je crois exprimer l'avis du plus grand nombre en affirmant que les vrais savants ne se rendront qu'à l'évidence, c'est-à-dire lorsqu'un des nôtres viendra nous dire: J'ai vu de mes yeux, j'ai touché de mes mains le *pithecanthropus erectus*. »

— Je suis celui-là, cria Levrai, ne pouvant taire plus longtemps la vérité qui bondissait de son cœur à ses lèvres; je l'ai vu, je l'ai touché, je lui ai parlé, je l'ai même tué!

Le reste se perdit dans les murmures et l'indignation générale.

Il est fou, disaient les plus charitables.

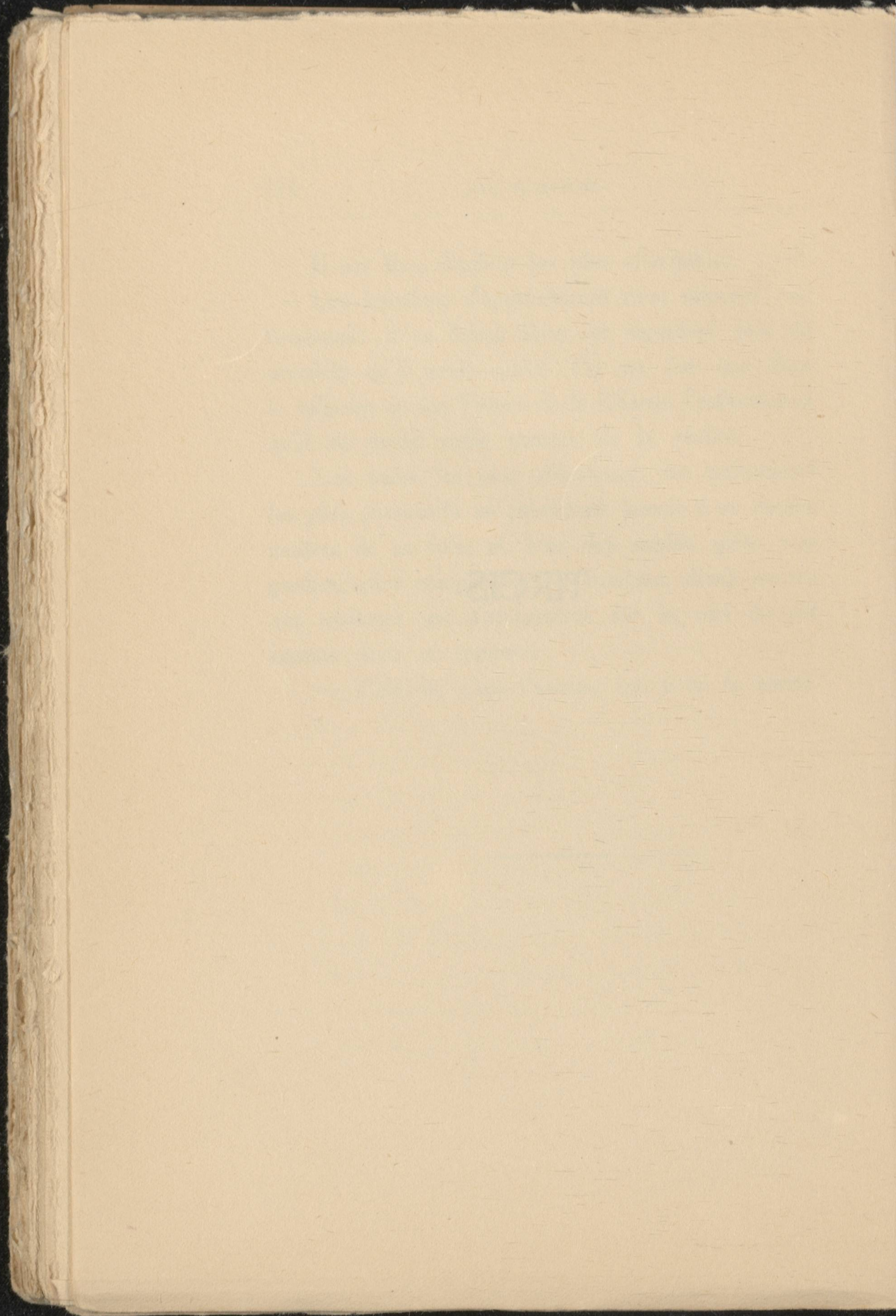
Les huissiers s'approchèrent avec douceur; on l'emmena; il se laissa faire, se repentant déjà du scandale qu'il avait causé. Ce ne fut que dans le cabanon où les Frères de la Charité l'enfermèrent qu'il se rendit enfin compte de la réalité.

Les soins les plus affectueux, les traitements les plus persuasifs ne parvinrent jamais à se rendre maîtres de sa folie et, bien des années après, son gardien, plus compatissant qu'ironique, disait encore aux visiteurs qui s'apitoyaient sur le sort de cet homme doux et taciturne:

— Celui-là, c'est l'homme qui a vu la vérité.

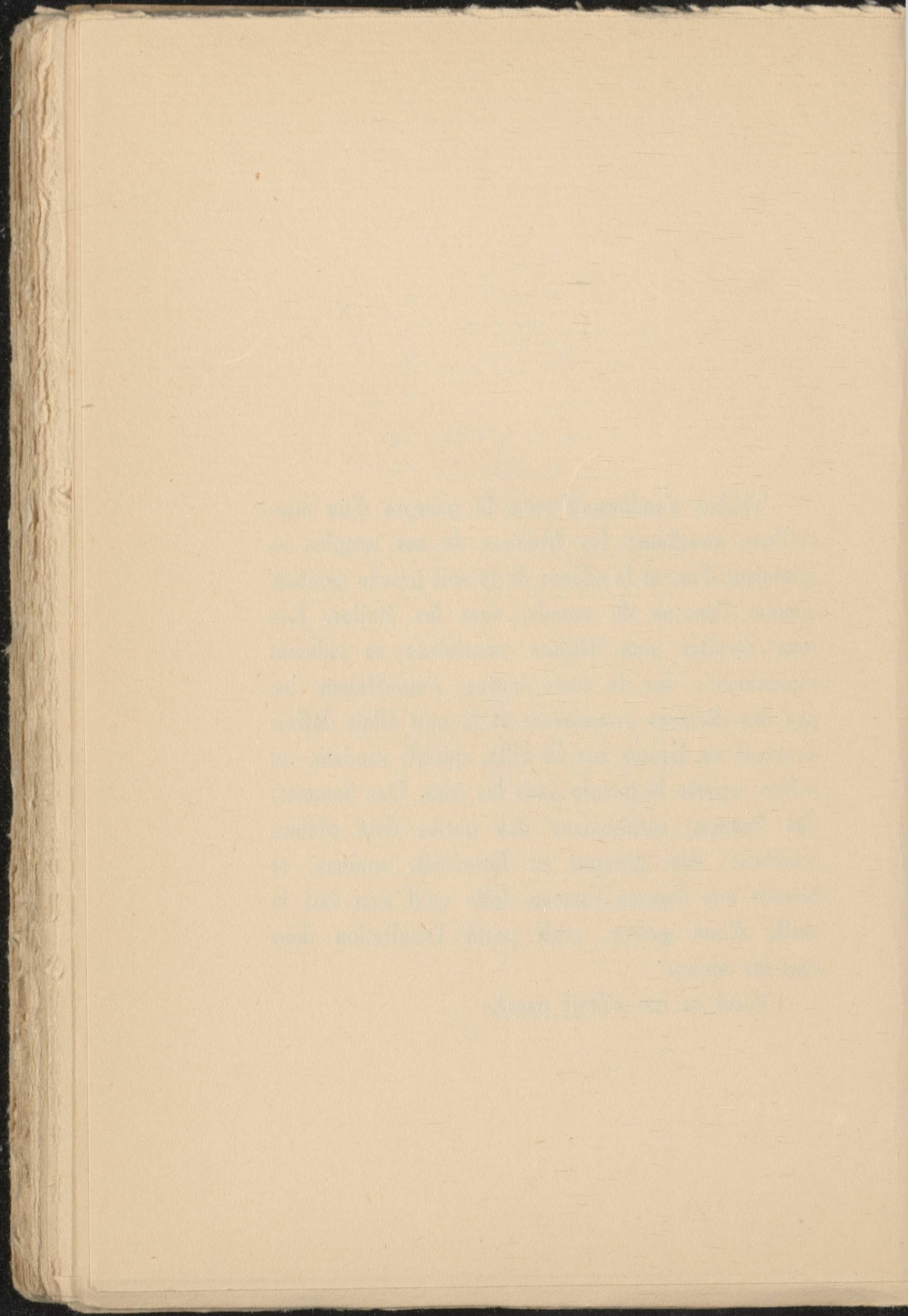
---

TIRCIS



Thèbes s'endormait sous la pourpre d'un merveilleux couchant; les frontons de ses temples se teintaient d'or, et le silence de la nuit proche montait, comme l'encens du monde, vers les étoiles. Les rues étroites aux détours capricieux se vidaient rapidement; sur la terre battue s'étouffaient les pas des derniers promeneurs et la nuit allait définitivement se fermer sur la ville, quand, soudain, un reflux reporta le peuple dans les rues. Des hommes, des femmes surgissaient des portes déjà pleines d'ombre; des groupes se formaient, anxieux, et bientôt une énorme rumeur, telle qu'il s'en fait la veille d'une guerre, avait porté l'exaltation dans tous les cœurs.

Voici ce qui s'était passé.





Chaque soir, avant de rentrer dans la ville, le jeune pâtre Tircis s'attardait quelques moments, à l'orée d'un bois de mélèzes, sur les marches d'un petit temple abandonné, situé non loin de l'enceinte de Thèbes. Tandis qu'autour de lui son troupeau de chèvres broutait, sur le gazon, les derniers rayons du couchant, il charmait l'heure exquise d'un air de chalumeau, jusqu'au moment où, la nuit naissant du silence, il se levait, entrait dans le temple et, tournant les paumes de ses mains vers le dieu abandonné, lui adressait, dans un sentiment de naïve piété, sa prière de tous les soirs.

Or, cette fois, le dieu des champs et des troupeaux — ce dieu interrogé par tant de générations et demeuré éternellement muet — avait parlé au petit pâtre qui ne demandait rien.

« *Fais un vœu, avait-il dit, et je le réaliserai pendant une heure, puis tu mourras : ainsi le veut le Destin* ».

L'enfant épouvanté n'avait pas répondu. Il avait à la hâte rassemblé ses chèvres et avait fui vers la ville. Mais à quelque distance de là, sa première frayeur passée, il avait réfléchi.

Que pourrait-il demander au dieu? Il pensa à la richesse... mais il ne serait riche que durant une heure, c'était la condition fatale! Le bonheur? Il ne s'en faisait aucune idée précise, n'étant encore qu'un enfant. Au reste, n'était-il pas heureux? Il menait ses chèvres en jouant du chalumeau, et, le soir, retrouvait sa mère; il mangeait alors son frugal repas pour s'endormir aussitôt après sans autres désirs. Avait-il jamais souhaité mieux? Et quel vœu, si beau fût-il, mériterait qu'il y sacrifiât sa vie?

Le dieu sans doute savait cela, et c'était pourquoi il s'était adressé au petit pâtre.

D'ailleurs aucun délai n'avait été assigné; il serait temps plus tard, demain, plus tard encore et, ne trouvant dans son cœur aucun souhait dont la brève réalisation lui valût la vie, le pâtre avait regagné sa demeure et, ses chèvres parquées dans l'étable, s'était mis à raconter à sa mère ce qui venait de se passer.

Guidée par son amour, poussée par sa raison païenne qui mettait au-dessus de tous les autres bonheurs celui de vivre, elle avait sans hésiter un instant rejeté loin d'elle et de son enfant le mortel honneur que la divinité lui offrait pour une si brève durée.

Mais elle était femme et le secret lui contractait le cœur; mais elle était mère et, se disant que quelque gloire rejaillirait sur son enfant du fait que le dieu l'avait choisi entre tous pour lui parler, elle avait confié son secret à quelques voisines. De là, la nouvelle s'était répandue partout. Des hommes, des femmes avaient surgi de leurs demeures; des groupes s'étaient formés et, avant que la nuit fût

complète, la foule en tumulte s'était ruée vers la maison du pâtre. Elle voulait savoir au juste ce que le dieu avait dit, si la promesse s'adressait à tous ou à l'enfant seulement. Celui-ci fut arraché de sa couche et traîné dans la foule qui devint houleuse; tous ne pouvant l'approcher, des versions contradictoires circulèrent. Mais dès qu'il apparut que le dieu n'avait eu en vue que l'enfant, une colère sourde monta et le petit pâtre faillit périr. Chacun croyait en effet avoir à demander quelque faveur, même au prix fatal.

Bientôt cependant leur colère se détourna de lui; il n'était pas possible qu'un dieu eût parlé pour ce seul enfant et la vérité se changea spontanément en une opinion plus favorable, plus conforme au désir public.

Des vieillards, au surplus, affirmaient que l'enfant devait s'être trompé, et les prêtres n'hésitèrent pas à se ranger à l'avis général.

Et puis le dieu avait-il bien ajouté la condition fatale? Le désir qu'il n'en fût point ainsi se changea bientôt en croyance, et alors la foule, mue par une même pensée, celle d'arriver première au

temple et de demander qui la richesse, qui l'amour, qui la santé, se lança en une ruée folle vers les portes de la ville.

Des femmes tombèrent, piétinées; des vieillards étouffaient, littéralement écrasés contre les portes qui s'ouvraient avec trop de lenteur, et la course s'affola dans la campagne thébaine, vers le petit temple jusqu'à ce jour abandonné.

Il apparaissait, là-bas, pour quelques instants encore, dans sa paix et son silence de tant d'années de solitude, se détachant sur le bois de mélèzes, et doucement éclairé par la lune qui en faisait une chose belle, harmonieuse, vraiment digne des dieux.

Mais la foule était arrivée. Ce furent aussitôt des plaintes de femmes étouffées, des cris de vieillards piétinés et broyés, des supplications de mourants, mêlés à mille vœux hurlés par la foule en délire.

Le dieu restait silencieux, impénétrable; aucun vœu n'était exaucé. Sans trouver le bonheur promis, un grand nombre ne trouvèrent que la mort.

Dès lors, il apparut que le dieu ne parlerait pas. On comprit enfin que la promesse ne s'adres-

sait qu'à l'enfant et la foule reprit pitoyablement le chemin de la ville, lentement, désespérée, laissant là, ses victimes, marchant comme des vaincus.

La nuit durant, un lourd et accablant silence pesa sur Thèbes, dont les portes furent définitivement closes.

Avec les ténèbres, toute espérance avait disparu. Un changement complet s'opéra dans les esprits et l'on vit alors toute l'atrocité et toute l'inutilité misérable du massacre de la nuit.

L'on put bientôt aussi permettre au peuple d'approcher librement du temple dont la garde militaire avait dû défendre l'accès. Mais le dieu restant silencieux, nul vœu n'étant exaucé, l'affluence diminua rapidement. Bref, au bout de quelques jours, il ne restait plus là que quelques hommes obstinés dans leur espoir, quelques femmes qu'aucune raison humaine ne pouvait convaincre et qui, sans cesse, des heures et des heures, agenouillées devant le dieu impénétrable, lui répétaient leur vaine et monotone prière.

Les sages et bientôt le peuple même, les jugè-

rent insensés. Ils demandaient une heure de richesse, une heure de volupté, une heure de quelque plaisir plus vil encore et tous ne songeaient qu'à eux-mêmes.

Insensés! disaient les prêtres et les sages; insensés! répétait le peuple; c'est à Thèbes qu'il faut penser et si le dieu reste sourd, s'il ne tient pas sa promesse, c'est qu'il voulait le bonheur de tous et non d'un seul. Celui qu'il exaucerait mourrait, mais il serait à jamais glorieux puisqu'il aurait fait le bonheur du peuple thébain.

Il appartenait donc à l'assemblée des anciens, de délibérer sur cette grave question et dès que, de l'assentiment de tous, il en fut décidé ainsi, le Conseil put délibérer longuement et en paix, car le peuple ne tarda pas à se désintéresser complètement d'une affaire qui, personnellement — au moins, il le croyait — ne l'intéressait plus.

Pour tranquilliser les derniers obstinés et donner satisfaction aux récriminations des esprits les plus inquiets, le Conseil décida que l'enfant prédestiné, devenu plus célèbre en une nuit que les héros les plus glorieux, serait enlevé à sa mère et remis à la garde des prêtres.



Le petit pâtre vivait donc tristement dans le grand temple de Thèbes, songeant avec amertume aux beaux jours de liberté où il menait par la plaine son troupeau de chèvres, où il chantait avec insouciance et jouait du chalumeau, ne pensant à rien autre qu'à la joie de vivre comme il vivait.

Que lui voulait-on ? Il ne devinait qu'une chose, c'était qu'il était condamné, par la volonté divine et par la volonté humaine, à mourir. Il s'y résignait, puisque c'était là sa destinée, mais ne pouvait s'empêcher de pleurer quand il songeait à sa pauvre mère ; et bien souvent, on le trouvait en larmes, assis dans un coin de la cour du temple, la tête entre les mains.

Cependant, le Conseil se réunit pour la deuxième fois. Il constata en silence que de plus en plus le peuple se désintéressait de la question. Seuls, quelques désœuvrés et les habitués de toutes les délibérations, étaient présents à l'Agora. D'ailleurs, les esprits forts ne devenaient-ils pas incroyables ? Comment ne pas douter de la parole d'un enfant ? Il n'était guère probable que le dieu se fût adressé à lui plutôt qu'à quelque grand de la ville. A vrai

dire, chacun, sans plus s'en soucier, vaquait, comme d'habitude, à sa besogne, ne songeant plus à l'enfant miraculeux et laissant le Conseil continuer lentement et gravement, comme il convient à une assemblée de sages, à délibérer sur ce qui n'intéressait plus personne.

Cette délibération ne fut pas sans grandeur.

Tout d'abord, on fut unanimement d'avis que le vœu devait être adressé par l'enfant. C'eût été faire injure à la divinité que de s'y refuser. Mais quel serait le vœu et devait-on envisager les suites de la condition fatale? C'est-à-dire la mort de l'enfant?

De ce vœu, s'il était bien conçu, pouvaient résulter les conséquences les plus inattendues pour la cité, pour la patrie, pour toute l'Hellade, pour l'humanité même. C'est donc à cela seul qu'il fallait s'attacher et ce n'était pas trop payer une semblable éventualité que de lui sacrifier la vie d'un misérable petit pâtre.

Ce point ne fut même pas discuté et l'on se trouva également d'accord sur la nécessité absolue de dicter à l'enfant, — et cela dans un intérêt supé-

rieur — le vœu qu'il aurait à émettre. Lui en abandonner le choix selon sa propre convenance serait pure folie, car il pouvait souhaiter les choses les plus absurdes et les plus inutiles.

Mais quel serait ce vœu? Un prêtre se leva.

— Puisqu'un dieu, dit-il, a choisi cet enfant pour faire notre bonheur, peut-être lui a-t-il aussi inspiré la sagesse que nous ne trouvons pas en nous. Interrogeons l'enfant.

Le Conseil acquiesça, car déjà il s'était senti gravement embarrassé; ils ne trouvaient vraiment pas ce qu'il fallait demander au dieu et l'espoir que celui-ci, par la voix du pâtre, allait les tirer de leur hésitation et répondre pour eux, leur fut un grand soulagement.

L'enfant parut; les deux prêtres qui l'avaient trouvé dans la cour du temple le tenaient paternellement par la main. Ils le guidaient dans l'Agora, au milieu de ce grand silence d'attente qui faisait battre son petit cœur et monter à ses yeux des larmes de crainte. Tous, cependant, le considéraient avec bienveillance, ne doutant plus qu'il ne fût inspiré par la divinité.

Et les prêtres l'interrogèrent.

— Je veux être libre, dit-il; je veux m'en aller avec mes chèvres et m'asseoir encore une fois, une seule fois, ne fût-ce qu'une heure, à l'ombre du petit temple et puis retourner, le soir, auprès de ma mère qui m'attend...

Et ce fut tout. Une rumeur d'indignation se leva. Si, tout à l'heure encore, l'un ou l'autre avait réfléchi avec tristesse au sort qui attendait l'enfant, il ne s'en trouvait plus un seul à présent dont toute compassion ne fût bannie, devant une réponse aussi égoïste. Alors qu'il pouvait tout demander pour Thèbes, il ne pensait qu'à ses chèvres et à sa liberté.

Personne, naturellement, n'appuya cette simple et incontestablement absurde demande.

Avec moins d'égards, avec sévérité même, des soldats de la garde le reconduisirent au temple, dont les portes, cette fois, se refermèrent lourdement et durement.

Il n'y avait décidément rien à tirer de ce pâtre égoïste et le Conseil se rendit compte que c'était à sa seule sagesse qu'était réservé le soin de déter-

miner le vœu. Mais si l'assemblée s'était facilement trouvée d'accord sur les premiers points, il s'en fallait de beaucoup qu'elle le fût sur l'objet du vœu même.

Dès les premières paroles une grande confusion se fit dans l'esprit de tous. Chacun avait son idée et personne ne parvenait à la faire prévaloir sur les autres.

Néanmoins, la discussion ne tarda pas à s'élever. L'idée seule que c'était à un dieu qu'il s'agissait de répondre écarta peu à peu de leurs préoccupations tout souhait dont la nature fût ou trop égoïste ou simplement privée d'une certaine grandeur. Un élan d'abnégation gagna tous les cœurs.

Les anciens repoussaient toute demande qui les favoriserait à l'exclusion des autres; les prêtres mêmes ne voulaient point qu'eux et leurs temples fussent seuls à en bénéficier, et l'Agora, transportée par tant de discours élevés, s'écria en un enthousiasme unanime:

— Pour la patrie! Pour la patrie seule!...

Quand le silence se fut rétabli, un prêtre leva la main. Tous lui prêtèrent la plus grande attention,

car il était réputé pour sa haute sagesse, et le public même l'écouta avec recueillement :

— L'Agora vient d'entendre des paroles de sagesse et nous avons donné l'exemple le plus haut de ce que pouvait attendre, d'un Conseil de sages et de prêtres, le peuple thébain.

Puisque nous avons unanimement reconnu que la patrie seule doit recueillir le bienfait qui nous est offert, examinons donc de quelle nature sera ce bienfait.

Nous pouvons demander la richesse ou la force, deux choses qui peuvent assurer à la patrie la prééminence sur la terre; nous pouvons aussi demander la gloire chère à tous les peuples de la Grèce, ou bien encore le bonheur, de quoi la nature même nous a donné la soif et qui semble, au-dessus de tout, en harmonie avec la terre bénie et ensoleillée de l'Hellade.

La richesse! — un murmure approbateur circula dans les rangs du public. — La richesse! Elle peut nous donner les plaisirs; par elle, nous pouvons acheter en détail, une à une, de nombreuses satisfactions dont la somme nous rapprocherait

du bonheur. Mais elle n'est pas le bonheur et celui-ci, d'essence immatérielle, ne se laisse point acheter.

Et puis, pour qui la demanderait-on? Celui qui la posséderait ne serait riche que durant une heure, et s'ils sont nombreux ceux qui, pour une heure de richesse, sont prêts à sacrifier leur vie, ils n'en sont pas moins des insensés et c'est pour des fous que notre prière serait allée au dieu?

Mais, dira-t-on, ne peut-on transmettre sa richesse à la patrie même, au roi par exemple ou encore au Conseil des sages?

Qu'en ferait-il? Qu'en ferions-nous qui n'aurait pour but d'assurer la suprématie de notre peuple sur les autres nations? Mais alors, ce serait la guerre! Et la guerre à perpétuité. Car, même après la victoire, pour défendre un tel trésor, il faudrait veiller en armes, tous et toujours! Et puis ne sont-ce pas le courage et les dieux qui décident du sort des batailles et sommes-nous bien certains que cette richesse ne causerait pas à bref délai l'amollissement et l'énervement général de la nation?

Ecartons la richesse comme un vœu misérable

et sordide qui nous déshonorerait aux yeux des générations et attirerait sur nous la colère des dieux!

Dans un élan d'abnégation qui doit être tenu pour une action d'éclat et bien que la grande majorité eût longtemps penché pour la richesse, l'assemblée fut unanime à la repousser. Aussitôt les regards se tournèrent vers l'orateur; on attendait de lui qu'il leur dictât leur conduite; comme une foule entraînée et qui se sent heureuse de suivre un chef, ils se sentaient à présent capables de tous les sacrifices.

L'orateur reprit:

— Puisque nous avons rejeté la richesse comme indigne de nos désirs et pour ses dangers, cherchons quel eût été le plus noble usage que nous en eussions pu faire. C'était, si je ne me trompe, de la faire servir à assurer la suprématie de l'Hellade. Donc, nous ne l'envisagions que dans sa puissance et si nous n'en voulûmes point, c'est qu'elle apportait avec elle de funestes dangers.

La force, c'est-à-dire le courage et l'énergie, ne pourrait-elle nous assurer cette même suprématie?

— Oui, criait-on déjà; mais le vieillard leva la main.



— La force, reprit-il, mais encore une fois, ce serait la guerre! Et combien de fois votre conseil n'a-t-il pas déploré ses maux, même au lendemain de nos victoires? Ne fûmes-nous pas d'accord un jour pour l'appeler la plus injuste et la plus atroce des institutions? Les dieux mêmes ne l'ont-ils pas en horreur et ne voyez-vous pas ce qu'il y aurait de cruel, d'inhumain, de peu généreux pour les autres nations, à demander cette force qui ne servirait qu'à les asservir? Ce qu'il y aurait de déraisonnable aussi dans un tel vœu, c'est que nous prétendrions à l'honneur de la suprématie et que nous irions la chercher dans la honte de la force brutale! Si, d'autre part, nous ne considérions dans cette puissance que le moyen de nous défendre et de vivre libres, nous serions indignes d'être les enfants de la Grèce, car notre courage seul doit suffire à la défense de la patrie.

L'orateur n'eut pas l'occasion de parler de la gloire, car l'assemblée presque entière, se souvenant que c'était le vœu qu'il visait, s'écria, enthousiasmée:

— La gloire! La gloire!

Mais un des plus aimés d'entre les anciens leva la main, imposant le silence.

— Quelle gloire demanderez-vous?

Sera-ce la gloire des armes? Non, car vous l'avez repoussée avec un grand désintéressement.

Sera-ce la gloire des arts? Mais l'œuvre immortelle sera l'œuvre du pâtre et la gloire immortelle s'attache au nom de l'artiste, et non pas au pays où celui-ci est né; le nom du pâtre brillerait encore que nul ne songerait plus à Thèbes ni à la Béotie.

Non, la gloire sans l'œuvre, sans son auteur, ne se conçoit pas plus que la lumière sans l'astre, que la chaleur sans le feu. La gloire en soi n'existe pas, elle n'est que le rayonnement d'une œuvre; la gloire anonyme n'est pas plus lumineuse que les ténèbres. Or, nous avons décidé que le vœu profiterait à tous, à Thèbes, à la Béotie, que dis-je, à toute la Grèce!

Et puisque nous ne voulons ni de la richesse, parce qu'elle serait la source de la dépravation ou de la guerre, ni de la force, parce que nous ne voulons pas de la cruauté, ni de la gloire parce qu'elle ne peut être — en dehors de la guerre

maudite — que le lot d'une personnalité, il ne nous reste qu'à porter au dieu qui nous veut du bien le vœu qui réalisera le mieux ce bien, j'ai dit : le bonheur.

La foule, qui s'était peu à peu intéressée à la délibération, s'était, à la suite de son orateur favori, élevée au niveau de l'assemblée; elle comprit tout ce qu'il y avait de pratique, de concret et de simplement universel dans le fait de demander le bonheur; aussi fut-ce par une immense acclamation, dont le bruit se répandit dans toute la ville et qui attira les citoyens demeurés indifférents jusque-là, que l'Agora salua ce mot lumineux, lancé comme une comète, le bonheur!!!

Lacon, le philosophe acerbe et dur, obtint avec peine le silence, Dès ses premiers mots, le peuple, presque hostile, pressentit que sa parole renverserait l'édifice du bonheur qui déjà, dans sa pensée, s'élevait au milieu de ses attributs de richesses et de plaisirs.

— Le bonheur, déclara Lacon, comme la gloire, veut être le bonheur de quelque chose et de quelqu'un; pas plus que la gloire et moins que la gloire même,

le bonheur ne se transmet, et si chacun de nous en obtenait sa part, comment ferait-il pour la transmettre à ses enfants?

Et puis quel bonheur demanderez-vous? Sera-t-il le même pour tous? Comme la paix, par exemple? Mais nous avons la paix; sommes-nous heureux? Sera-ce la prospérité? Qu'est-elle si la maladie et le désaccord la rongent? La santé? Mais les pauvres bien portants se déclarent-ils heureux? Que si vous obteniez tous ces biens matériels à la fois, le cœur n'est-il pas là pour désirer, pour envier, pour haïr, pour aimer, c'est-à-dire pour nous rendre malheureux? A condition d'en chasser l'envie et l'amour, le cœur de l'homme ne peut se dire satisfait.

Nous portons en nous notre infortune, ou la tristesse, comme la plante porte sa fleur, et le fruit le ver qui le ronge; le soleil des bonheurs matériels aura beau luire, le fruit sera rongé et la fleur se fanera.

Pour réaliser le bonheur de la Grèce, tel que nous l'entendons, il faudrait altérer le destin qui conduit les événements, arrêter la nature même, demander au dieu, en un mot, de refaire les lois immuables à notre seul profit.

C'est trop demander, quand il est possible d'atteindre au même but en demandant simplement que le dieu nous accorde la Sagesse.

Le sage porte en lui son propre bonheur.

La sérénité toujours égale avec laquelle il accueille les événements bons ou mauvais, comme des hôtes dont il ne connaît pas encore le secret, mais dont il appréciera l'utilité après leur départ; son mépris pour les vains plaisirs que procure la richesse; le pardon qu'il accorde d'un cœur facile à ses pires ennemis; l'indifférence avec laquelle il sacrifie sa vie même plutôt que sa liberté, font du sage un homme heureux, riche, bon et fort, et du coup il possède à la fois les divers trésors que nous avons reconnus assez précieux pour être dignes d'envie, mais que nous avons repoussés comme indignes d'une assemblée de sages et d'anciens.

La gloire même nous sera acquise, car si le sage en fait, personnellement, bon marché, un pays tout entier, composé d'hommes aussi parfaits, serait assuré d'une gloire impérissable dont la lumineuse traînée s'étendrait à travers les siècles.

Nous serions pour l'histoire une source intarissa-

ble d'enseignement où l'humanité future viendrait puiser la sagesse, comme nous voyons, en été, le pâtre altéré se diriger vers la source voisine, tenant en main la coupe en bois de lierre où sa soif se désaltérera.

Les esprits s'étaient peu à peu échauffés et magnifiés; un courant d'abnégation et de grandeur s'en était emparé et l'assemblée se trouvait prête aux plus grandes décisions. Ce n'était plus de l'enthousiasme, mais l'ivresse, le vertige de se surpasser, d'accomplir un acte unique, immortel, assez grand pour qu'il fût digne des dieux. Ils étaient presque des dieux eux-mêmes, tant ils avaient soudain dépassé le niveau des intérêts, des préoccupations et des passions humains, tant ils s'étaient, en réalité, élevés au-dessus d'eux-mêmes, au-dessus de toute l'humanité.

La sagesse! L'Agora vibrait d'émotion et de joie! La sagesse! Le mot retentissait comme une victoire. Il fallut toute l'autorité de Criton, le philosophe célèbre dont la parole rare, mais aussitôt emportée vers les plus hautes sphères, rayonnait en lumière de gloire jusqu'au delà des confins de la

Béotie, pour rétablir dans l'Agora vibrante et bourdonnante un silence attentif.

Mais les cœurs étaient conquis à la pensée la plus haute et prêts à s'élever encore.

— Nous sommes les sages de Thèbes, dit Criton, et vous avez prouvé que vous étiez dignes de ce nom, puisque vous avez su rejeter les biens qui tiennent le plus au cœur des hommes, pour leur préférer la Sagesse.

Mais un dieu nous a parlé et nous devons répondre à un dieu. Que notre réponse soit digne de la faveur divine et ne songeons pas à lui demander ce que nous pouvons acquérir par nous-mêmes. Car la sagesse s'acquiert. Le chemin du malheur y conduit, comme l'étude; l'âge et la pauvreté y mènent quelquefois, et la Grèce ne manque point de philosophes qui ont trouvé dans leur propre pensée la source de leur immortelle sagesse.

Ne serait-ce point nous abaisser que de demander ce qui est à la portée de la main? Nous agirions comme des enfants! Et ne serait-ce point aussi insulter au dieu que de solliciter, comme le bien

suprême qu'il nous puisse accorder, ce qu'il est en notre pouvoir humain de créer ?

L'heure est unique ! Que le désir exprimé égale au moins par sa noblesse l'honneur que nous a fait un dieu ! Que cette heure soit celle d'une révélation divine et, puisque nous ne pouvons, n'étant que l'humanité, contenir l'infini tout entier, pourquoi — nous, peuple de la Grèce, où la beauté fut toujours considérée comme la base de la félicité — ne demanderions-nous pas une heure de beauté divine, c'est-à-dire la réalisation, pendant une heure, de la Beauté même, de la Beauté infinie, de la Beauté absolue, que la Bèotie révélerait ensuite aux générations futures ?

Les curieux s'étaient désintéressés de la discussion, mais l'assemblée se laissait entraîner. Malheureusement une grave difficulté surgit quand il fut question de la manière dont on transmettrait la révélation divine. Qui en serait capable ? Comment transmettre par des paroles humaines la compréhension de la Beauté absolue révélée pendant une heure seulement ?

Comme le rêve de la richesse, comme le rêve de



la force, comme ceux de la gloire, du bonheur et de la sagesse, ce rêve de beauté s'effondra dans un silence lourd et triste. C'était encore la désillusion. Les esprits entraient en déroute. Qui les tirerait de cette ignorance et de cette angoisse? Allaient-ils échouer dans leur mission? Et le silence durait, durait encore quand le jour se mit à baisser. La démoralisation poursuivait son œuvre, prête à s'accrocher à la première proposition, comme une armée lassée s'attache à la remorque du premier chef courageux ou du premier fugitif.

Un prêtre prit la parole.

— Puisque la Beauté, révélation compliquée, dépasse notre conception, pourquoi ne demanderions-nous pas que le dieu nous révèle la Vérité? La vérité est simple, elle peut tenir en un mot; si elle nous paraît infinie, c'est qu'elle s'entoure de toutes les ténèbres de nos ignorances; mais, révélée par un dieu, recueillie de sa bouche, le pâtre nous la rapportera, à son tour, la tenant dans sa petite âme, comme il porterait un oiseau dans sa main, car il n'est point d'esprit assez étroit pour ne pas pouvoir contenir la simple vérité. Cette parole, nous l'ins-

crivions sur le marbre, aux frontons de nos temples, où les générations futures la liraient de siècle en siècle.

Lycos, le vieux philosophe pauvre que détestait l'assemblée pour ses théories cruelles et pessimistes, se leva, souriant d'ironie :

— La vérité! s'écria-t-il. La vérité! Mais que dira le peuple? N'est-ce point le mensonge qui est le sang même de la vie? Si nous connaissions notre destin et si la croyance au mensonge du lendemain n'entretenait nos espoirs chaque soir déçus, qui de nous demanderait encore à vivre? La vérité! Mais c'est l'extermination de la pauvre humanité!

Et quelle vérité demanderez-vous?

Celle de la vie? Mais, tous, nous en connaissons les premiers mots: souffrance, lutte, trahison de l'âme et du corps, décrépitude morale et physique, la mort! Et les philosophes nous en ont dit les derniers: Néant de tout, néant de l'humanité, néant de la planète même!

Et vous, prêtres, qui entretenez le culte, cette base de nos institutions et souvent de nos injustices, ne craignez-vous point que s'il est une voix mysté-

rieuse qui parle au pâtre, ce ne soit pour crier en un rire infini :

L'Olympe est vide !

Malgré les murmures qui s'élevaient du groupe des prêtres, Lycos s'écria d'une voix farouche :

— A moins de renoncer à tout bonheur, renoncez à la dure, à la cruelle, à la sombre vérité, et si le pâtre, comme quelqu'un le disait, la rapporte, la tenant dans sa main comme un oiseau, qu'il garde sa main à jamais fermée ! Moi, Lycos, j'hésiterais à l'ouvrir, car je verrais aussitôt l'amour égorgeant l'infidélité, les prêtres mendiant leur pain parmi les esclaves, les mères pleurant d'avance la mort certaine de leurs enfants, la Béotie révoltée contre nos lois, et la vie humaine deviendrait plus sûre parmi les fauves de la forêt, que dans Thèbes où vous auriez lâché la Vérité ivre de sang et de mort.

Le soir achevait de tomber et les paroles de l'âpre et presque invisible vieillard sonnaient dans l'Agora comme la voix mystérieuse du dieu lui-même.

Le silence et l'ombre pesaient sur les âmes angoissées.

Mais un tumulte se produisit à la suite de

quelques hommes du peuple rués vers l'assemblée.

Le pâtre s'était échappé du temple. Les prêtres ne l'avaient plus retrouvé à la place où il se tenait d'habitude. Malgré leur vigilance, il avait fui et la foule murmurante venait jeter à la face des Anciens ce manque de prévoyance.

La consternation de ceux-ci fut grande, la colère des autres montait.

Ce pâtre dont ils s'étaient à la longue désintéressés comme fait le peuple de toute chose, soudain, leur devenait précieux comme le gage même du bonheur, et on l'avait laissé s'échapper.

L'assemblée se taisait, inquiète devant les murmures grandissants, mais un reflux se produisit dans la foule toujours plus dense et alors ce fut une fuite qui ne laissa plus dans l'Agora que les prêtres et les anciens, debout, s'interrogeant du regard mais toujours dans leur accablant silence.

Tout à coup, d'un mouvement spontané, l'assemblée entière prit le chemin suivi par la foule. En passant par les rues, ils aggloméraient autour d'eux les retardataires et les vieillards, car la grande masse avait déjà pris les devants. Ils atteignirent

ainsi les portes et virent, aussi loin qu'ils pouvaient voir dans la campagne, la course du peuple vers le petit temple tout blanc sous la nuit étoilée.

A mesure qu'ils avançaient, les murmures arrivaient en sens inverse; le petit pâtre était mort, tout était perdu. Ni Thèbes, ni la Grèce, ni l'humanité ne profiteraient de la plus extraordinaire faveur que les dieux eussent jamais offerte aux humains.

Et personne ne savait, personne ne saurait ni ne comprendrait quel avait pu être le souhait de cet enfant avant de mourir. Car ils l'avaient laissé fuir, eux qui en avaient la garde!

C'étaient presque des menaces et le Conseil se demandait ce qui l'attendait, là-bas, près du petit temple, au milieu de cette foule irritée, dans cette campagne dont la nuit approfondissait encore la solitude.

Ils arrivèrent. La foule s'entr'ouvrit pour leur laisser passage; ce fut presque le silence; les anciens la tireraient peut-être de son angoisse, expliqueraient les choses, les rétabliraient, sauveraient enfin la partie compromise, car le peuple tient à sa foi en ceux qui le gouvernent et vaguement espère toujours.

Tircis, le petit pâtre, gisait là sur la pierre, mort, sa main tenant encore le chalumeau. Il semblait endormi, tant était doux le sourire de ses lèvres, et de tout son visage émanait la révélation d'une infinie félicité.

Les anciens le contemplaient, l'âme vide de toute pensée, dans un mutisme obstiné et craintif, ne comprenant pas et saisis quand même d'appréhension devant ce frêle corps d'enfant à qui un dieu avait parlé.

Mais le silence de la foule s'agita à nouveau, et des murmures affleurèrent à sa surface.

— Qu'a-t-il demandé? interrogeaient-ils. Qu'a-t-il demandé? disaient-ils, plus menaçants.

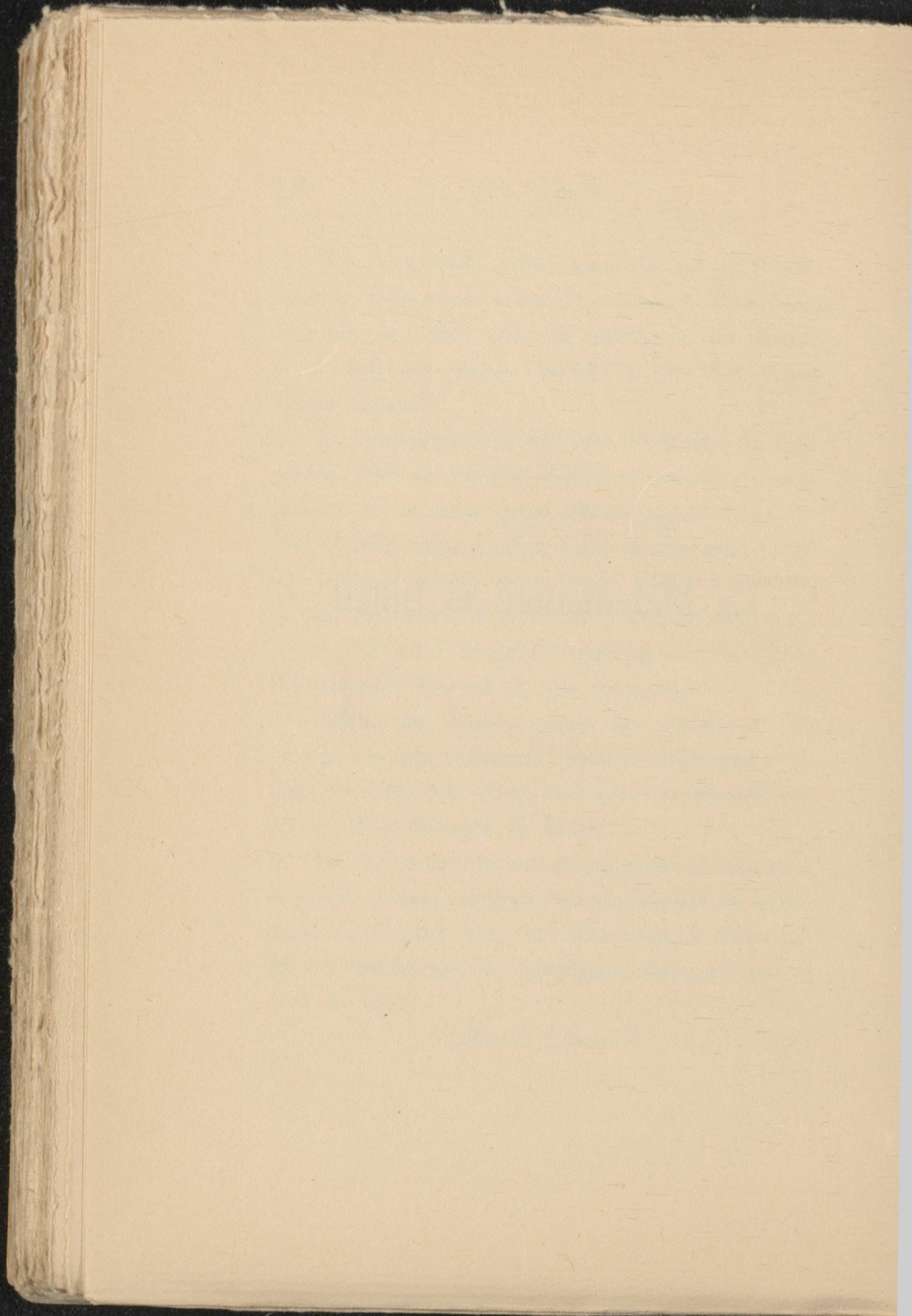
Alors, des derniers rangs des anciens et des prêtres, s'avança lentement Lycos, le philosophe sceptique, et d'une voix forte, mais grave et mystérieuse :

— *Il a demandé la liberté!*

Et, sur ce mot que nul ne prit pour un mensonge, le peuple poussa un grand cri d'allégresse et reconduisit le Conseil vers la ville, presque triomphalement, tandis que les montagnes répétaient encore dans la nuit :

*Liberté! Liberté!*

La Malédiction du Soleil





L'Atlantide était le paradis du monde. L'hiver y était inconnu et, sous son climat toujours égal, le printemps se confondait avec l'été, l'été avec l'automne. De nouveaux fruits se nouaient aux branches que venait de dépouiller la cueillette; d'autres moissons se levaient aussitôt les moissons fauchées, et de cette sève constamment enrichie d'humus, sous un soleil éternellement jeune, qui vaporisait les eaux des fleuves et des lacs pour les laisser choir en pluies tièdes et parfumées d'ozone dès que la nuit rafraîchissait l'atmosphère, naissaient spontanément l'abondance et le bonheur sans travail.

Dans les pâturages gras et luisants des plaines, reposait un bétail doux et repu; la faune la plus variée bondissait dans les forêts couronnant le sommet des collines, et les grands lacs se lamellaient

d'argent quand, sous les rayons de midi, les poissons venaient sautiller à la surface.

La chasse et la pêche étaient donc un jeu plutôt qu'une fatigue; aussi, dans un tel paradis, le seul labeur que connussent les Atlantes était le plaisir des récoltes et la folie des vendanges.

Et cependant ils n'étaient pas heureux.

Des Aèdes venus de contrées lointaines avaient, à diverses reprises, parcouru le pays. Or, comme les Atlantes avaient coutume de se réunir, le soir, autour des lacs, pour passer en beauté l'heure divine qui annonce et précède la nuit, les divins poètes avaient choisi cette heure-là pour leur chanter, en phrases rythmées et cadencées, les légendes de l'Hellade.

D'abord les Atlantes s'étaient étonnés de cette voix humaine qui prétendait rehausser la beauté du soir par un bruit de paroles. Pourquoi parler quand il était si beau et si simple d'écouter? Au reste, ne saisissant pas fort bien le sens des harmonieux récits, ils ne s'en étaient point autrement préoccupés, et leur bonheur quotidien avait suffi pour en effacer rapidement la mémoire.

A la longue cependant, ces mots toujours répétés

avaient fini par incommoder la tranquillité naturelle des esprits.

*Lois sacrées de l'hospitalité, trésors des puissants, et nombre de leurs esclaves,* les Atlantes n'y avaient rien compris.

Il leur était si simple en effet et si naturel que tout homme prît ce dont il avait besoin, puisque aussi bien tout était en abondance, que rien n'était à personne et que tout était à tous.

Et la richesse? Qu'entendait-on par là? La fertilité du sol et la douceur du climat? Mais ils les possédaient!

Et les esclaves? C'était sans doute une sorte de bêtes de somme dont la variété leur était inconnue? Mais non, puisque les Aèdes parlaient de leurs révoltes. C'était à n'en pas douter des êtres inférieurs, car ils s'enivraient! Non plus, puisqu'on les employait aux soins si nobles et si sains du travail des champs!

Que pouvaient donc bien faire leurs maîtres pendant le temps qu'ils travaillaient?

Ils n'y voyaient plus du tout, les pauvres Atlantes!

Mais ce fut pis encore, ce fut de l'ahurissement,

une sorte d'extase incrédule comme celle des enfants à qui l'on narre des fables extravagantes, quand les chanteurs leur vantèrent les splendeurs et la puissance des rois, la sagesse et la sévérité des lois, la gloire enfin de ceux qu'on couronnait publiquement.

Des rois ! Des hommes qui ordonnaient ; d'autres qui se soumettaient ! Les rois sans doute l'emportaient par le nombre ? Au contraire, il n'y en avait qu'un par pays. De quelles lâchetés étaient donc capables ceux qui, dès lors, obéissaient ainsi à un seul homme ?

Si encore les rois eussent été des êtres supérieurs, d'une essence autre que celle de la race humaine, mais ce qu'on en disait était d'une mentalité plus basse que celles des fauves. Ils tuaient, trahissaient leurs serments et, non contents de maltraiter ceux qui avaient la honte de s'appeler leurs sujets, ils portaient le fer et le feu chez les tribus voisines, auxquelles ils volaient femmes, enfants, bétail, le tout après avoir mis le feu aux habitations.

Ceux qu'ils entraînaient dans ces expéditions honteuses y allaient volontiers et poussaient la bassesse jusqu'à glorifier leur maître de sa rapacité et de sa cruauté.

Quand ils n'avaient plus d'ennemis à torturer, ils faisaient des lois pour restreindre le bonheur et enfreindre la liberté du peuple; bien mieux, les rois, armés par la lâcheté des sujets, inventaient les plus terribles châtimens pour ceux qui, de leur nature moins lâches, se révoltaient contre la nature de ces lois.

Lorsque, par hasard, un être s'était distingué d'entre la multitude, les lois prenaient aussitôt possession de son génie et, sans doute pour l'abreuver de honte ou bien pour marquer que sa gloire ne venait pas de lui mais était le fait du peuple, que ce n'était pas le génie qui donne mais la masse qui confère, on l'avalissait en public en le couronnant de chêne et de lauriers. Le peuple alors était heureux, car il voyait son héros ramené à son niveau, celui-ci ayant l'air, avec sa couronne chavirée sur l'oreille, d'un homme ivre ou fou.

Et les lois? Quelle étrange invention! Ou tous les citoyens s'y conformaient naturellement et librement; dans ce cas, où gisait leur utilité? Ou il fallait les imposer, et alors c'était qu'elles avaient été édictées au bénéfice de quelques-uns pour le dommage des autres.

Chez les Atlantes, rien de pareil. Tout se passait selon une naturelle harmonie. On n'y tuait pas, parce que nul intérêt n'y pouvait porter et que la honte qui se fût attachée à l'assassin l'eût à jamais privé des bienfaits de la communauté.

La passion, non plus, ne pouvait porter au crime. L'amour était libre, à l'abri de toute réglementation. Il y eût eu vraiment trop d'avilissement à le pousser jusqu'à la violence.

Quant au vol, il était impossible parce qu'inutile! Chacun choisissait son lopin de terre selon ses goûts, y bâtissait sa maison selon ses convenances et récoltait amplement et sans peine ce qu'il fallait pour subsister lui et les siens.

Dans ces conditions, qu'eussent-ils fait de lois? Celles-ci leur apparaissaient donc comme une simple diminution de la liberté et ils s'étonnaient en conséquence qu'on les pût louer.

C'est qu'il leur manquait en effet la base de tout entendement, l'esprit de tous les codes, ce qui en constitue l'origine et le principe: le droit primaire et sacré de la propriété.

Ils en étaient là, les Atlantes; mais, une fois

le premier étonnement passé, toutes ces histoires avaient quand même fini par leur brouiller les idées.

La curiosité de connaître se fit jour, puis la réflexion, puis enfin le vague désir d'essayer ce que les divins chanteurs vantaient comme d'incalculables trésors.

Leur bonheur et leur naturelle richesse ne les satisfaisaient plus entièrement; ils se sentaient sollicités vers l'inconnu, sentiment incompatible avec la sérénité d'une âme heureuse. Un rien devait éveiller en eux le sens des grandes choses et mettre le feu à tant de vagues désirs accumulés.

\*  
\* \*

Il y avait, parmi les Atlantes, un homme qui, jusqu'à ce jour, ne s'était point encore fait remarquer du commun. Il s'appelait *Tête Plate*, à cause sans doute de la conformation de son crâne, car c'était un usage, dans cette nation, de distinguer les gens par un nom qui rappelât vaguement quelque aspect caractéristique de leur être.

*Tête Plate*, donc, avait été touché par les belles

histoires des Aèdes. Était-ce un effet de sa nature spécialement douce et inoffensive? Toujours est-il qu'il s'en était préoccupé plus que le commun. Il ne pouvait se défendre d'en parler à toute occasion et celle-ci se présentait, en somme, chaque soir, quand les Atlantes étaient réunis autour du grand lac, pour y écouter descendre la nuit.

Il brisait ainsi, à la façon des divins chanteurs, le grand silence presque sacré; mais il était si doux, *Tête Plate*, si grave, qu'on le lui pardonnait volontiers, nul ne se doutant encore du rôle important qu'il allait jouer dans leur destinée.

*Tête Plate*, en effet, par ses paroles et ses théories subversives, avait fini par communiquer aux autres les inquiétudes dont son âme était agitée.

Les réunions du soir avaient fini par devenir de véritables assemblées pérorantes, ne se distinguant plus des autres que parce qu'elles se tenaient devant un lac, au sein d'une belle nature, d'où naturellement, quelque gravité, voire quelque grandeur.

\*  
\* \*



Or donc, *Tête Plate* dit un soir :

« Nous avons tort vraiment de méconnaître ainsi le progrès de la civilisation; nous avons tort de croupir dans notre misère et notre barbarie; car, je vous le dis en vérité, nous sommes des pauvres et des barbares, et des pauvres d'autant plus indigents et des barbares d'autant plus barbares que nous ignorons ce dont nous sommes privés.

» Des hommes sont venus; ils nous ont dit les progrès réalisés dans leur patrie et, devant leurs récits, nous sommes restés confus, comme des enfants. Ils possèdent un tas de biens qui nous sont inconnus; pourquoi ne pas réagir contre notre indolence et tenter de sortir de notre misère?

» Pour que la vie leur soit plus commode et plus agréable, ils ont, vous l'avez entendu, des esclaves qui travaillent pour eux! »

*Tête Plate* n'avait pas été particulièrement inspiré dans le choix de son début; les Atlantes se voyaient déjà privés de leurs occupations favorites. Mais *Tête Plate* continuait :

« Ils ont des palais et des temples, témoignages frappants de leurs richesses et de leur gloire! Nous,

nous ne voyons partout, dans la vallée, que des maisons de même hauteur uniformément proportionnées à nos tailles et à nos besoins. »

A part soi, chacun se demandait quelle pouvait bien être la destination de ces édifices nommés palais et, dans son ignorance, nul ne se souciait d'en habiter un, au prix d'en devoir assumer l'entretien.

« Ils y installent leurs rois, leurs législateurs et leurs dieux, » criait *Tête Plate*.

Hélas! les Atlantes n'avaient ni les uns, ni les autres, et ne s'étaient au reste jamais doutés de leur utilité. Et puis, qui eût consenti à devenir roi? Qui eût été assez sot pour se figurer que tout un peuple allait faire ses mille volontés?

« Ils ont des lois, clamait *Tête Plate*, des lois qui font que chez eux tout se passe conformément à la volonté de quelques sages et non plus, comme chez nous, selon le gré ou l'uniforme hasard de la nature!

» Mais, ce n'est pas tout! Tandis que nous croupissons dans notre ignorance et dans notre apathie pour les grands problèmes de l'Inconnu, car c'est

de ce mot vide et béant que nous les appelons, ils ont, eux, comblé le gouffre et le vide par des vérités nettement définies et aisément accessibles! Ils ont des dieux, en un mot; nous n'avons même pas cela! »

Cette substitution des dieux au vague de l'Infini fut du goût de la plupart des auditeurs. Il y eut comme une béatitude, comme un large sourire de satisfaction sur les mille visages de l'assemblée. Les dieux leur étaient éminemment sympathiques et *Pieu-de-Fer*, qui s'était acquis une grande réputation pour sa dextérité à occire le bétail sans le trop faire souffrir, ne put s'empêcher de traduire cette sympathie; il fut ainsi d'un grand secours à la cause de *Tête Plate*.

— Pour ma part, dit-il, ce que j'envie surtout à nos voisins, ce sont précisément ces dieux et leurs prêtres! Je ne sais si je m'exprime clairement, mais il me semble qu'il serait si confortable, qu'il serait d'une si douce et familiale tranquillité de pouvoir s'en remettre à eux de ces choses vagues qui, à certains moments de la vie, ne manquent pas de nous inquiéter! Une fois pour toutes, les dieux

prendraient la place de l'Inconnu et nous ne verrions plus ces sombres avenues qui mènent l'esprit à l'Infini. Les grands problèmes de l'âme et de la matière seraient résolus. La conscience serait en repos, car elle trouverait, à ses côtés, des prêtres qui — dans les circonstances difficiles de la vie — lui diraient: « Faites ceci, ne faites pas cela », sans que nous ayons à chercher davantage. Nous obéirions modestement et serions ainsi dispensés de penser. Oui, vraiment, je me passerais encore du reste, mais je demande des dieux!

L'horizon que l'orateur venait de découvrir était trop tentant pour que le grand nombre ne se sentît d'abord attiré, et les dieux furent d'emblée reconnus comme une institution de grande utilité et de tout repos.

— De là au reste, ajouta *Tête Plate*, il n'y a qu'un pas. Les dieux ne sont que le complément d'un Etat bien organisé et l'Etat sans dieux ne se comprendrait pas plus que les dieux ne se comprennent sans Etat!

Mais il y a toujours et dans toutes les foules des esprits malveillants qui prétendent en savoir

plus long que le commun et pouvoir en remonter à la Sagesse des Nations. Fermés à toute idée de progrès, ils examinent les choses à l'envers comme à l'endroit, pèsent le pour et le contre et, contrairement au désir public, les interprètent souvent d'une façon inattendue.

*Œil-des-Temps* était de ceux-là.

« Je vois, dit-il, que vous admirez fort ce que *Tête Plate* vous a dit des pays civilisés, mais je vois aussi que vous ne comprenez rien à ce qu'on appelle l'Etat.

» J'ai quelques lumières là-dessus, attendu que je suis parmi vous l'un des rares qui aient voyagé; or, voici ce que j'ai déduit de mon séjour dans les principales villes de la Grèce.

» L'Etat est une puissance anonyme qui repose sur l'ensemble des lois, lesquelles lois sont uniquement faites des débris de la liberté individuelle.

» Comme il est manifeste que les lois ne favorisent qu'une partie des citoyens, il est à présumer qu'à l'origine quelques individus, profitant de conjonctures spéciales, ont imaginé les premières lois pour s'en faire un avantage et que le reste de la commu-

nauté ne s'est point aperçu, tout d'abord, qu'on venait de porter atteinte à la plénitude de sa liberté.

» Une des premières lois — et sans doute la première — doit avoir ainsi consacré une nouvelle conception de la propriété; car, alors que vous entendez par ce mot le droit d'occuper une partie du sol, dans ces pays-là on l'entend tout autrement. Figurez-vous qu'il y est des gens qui possèdent des terres dont ils ne font rien, qu'ils laissent incultes, et que, même, ils empêchent leur voisin de cultiver, tandis que nombre d'individus ne possèdent rien du tout et meurent de faim, faute de pouvoir labourer.

» Mais une telle conception entraînait fatalement le désir d'assurer au fils l'anomalie dont bénéficiait le père; ce fut sans doute la seconde loi!

» Lorsque, dans la suite, un individu s'aperçut qu'il n'avait plus toute sa liberté, il se révolta; mais ceux qui n'avaient pas encore souffert au même endroit se liguèrent contre lui et comme ils se rendaient compte que les lois n'avaient aucune force par elles-mêmes, ils en décrétèrent d'autres qui avaient pour mission de protéger les premières, en

infligeant un châtiment à quiconque tenterait de recouvrer sa liberté perdue.

» Il y avait cependant quelque difficulté à profiter de ces lois, c'est-à-dire à soustraire à son prochain les biens nécessaires à sa subsistance et dont le superflu s'appelle, là-bas, la richesse.

» On ne prend pas aisément à quelqu'un, et d'un coup, sa maison et son champ. Il se rendrait trop bien compte du dommage qu'il en éprouverait.

» C'est alors qu'ils ont inventé une chose étrange, une sorte de symbole, en réalité un mensonge matériel, par lequel ils disent: ceci vaut un bœuf; ceci vaut un arpent de terre, et cela vaut même un homme tout entier. C'est ce qu'ils appellent l'*Argent*, petite pièce d'or ou de cuivre, sur quoi ils inscrivent le montant du mensonge et qui n'aurait point autrement de valeur.

» Or, il se fait que le grand nombre a cru à ce symbole, qui n'était du reste qu'une idole nouvelle, bientôt adorée à l'égal des autres images de leurs dieux.

» Et voilà comment il se fait que d'aucuns ont pu s'approprier, morceau par morceau, tout ce que

possédait leur voisin, et même leur voisin tout entier.

» Ce fut là, je pense, l'origine des esclaves.

» Mais, considérez maintenant la conjoncture invraisemblable qui en est résultée.

» Un homme qui n'a ni champs, ni bêtes, ni maison, peut être plus riche que tout autre, parce qu'il possède le pouvoir de les acquérir en donnant, en échange, le mensonge monnayé dont le peuple se satisfait.

» Mais que de lois il a fallu pour soutenir et consacrer une conception aussi compliquée ! Encore tout n'alla-t-il pas sans quelque accroc de temps à autre. Il s'est fait ainsi que des hommes, poussés par la faim, ont proclamé que, puisque la société les avait privés de la liberté de vivre de la terre, elle leur devait au moins le droit à la vie, et que si elle ne tenait pas, de son côté, cet engagement moral et naturel, ils reconquerraient le droit de reprendre leur part du bien commun.

» N'ayant point d'argument péremptoire à opposer à des hommes qui ont faim, l'on fit encore une fois de nouvelles lois.



» Il y en a, parmi celles-ci, qui ont un petit air innocent, tout à fait étranger à l'argent, mais, à les regarder de plus près, on a vite fait de s'apercevoir qu'elles ont le même père et sont parfaitement sœurs entre elles. Les plus belles, disent leurs législateurs, sont celles qui — sans en avoir l'air — ont le plus rogné les ailes de la liberté.

» Et toutes ainsi se mêlent, s'enchevêtrent, s'imbriquent comme les pierres d'une maison, se renforcent et s'entraident mutuellement pour devenir, en fin de compte, cette chose énorme : *la légalité*, de quoi les hommes de loi rêvent de faire un monument si grand, si formidable, que son ombre suffise à dérober à l'humanité l'idée même de la justice, cette seule lumière que nous ayons, nous les simples, pour juger de nos actes et conduire nos pensées ».

Il y eut des murmures et les yeux machinalement se tournèrent vers *Tête Plate*, qui s'écria avec colère :

— Ainsi donc, vous niez tout ! Vous niez que nous sommes des barbares alors que, manifestement, nous vivons à l'état naturel ! Vous niez le progrès, alors que nous connaissons, non loin d'ici, des

peuples, merveilleusement organisés, qui jouissent d'un ensemble d'institutions sans aucun rapport avec l'instinct de l'homme, d'un Etat, en un mot, digne de ce nom!

*Œil-des-Temps* sentait sa cause perdue; il n'en fut que plus irrité et ne put s'empêcher de crier avec une amère ironie:

« Ah! vous croyez tout ce que vous chante *Tête Plate*. Eh bien! je vous dis, moi, qu'il tient pour progrès ce qui n'est qu'une autre manière d'être des choses et que la civilisation qu'il a tant vantée n'est qu'une phase inférieure et tardive de l'évolution. Maintenant, si, malgré tout ce que je vous en ai dit, vous persistez à vouloir des rois et le reste, eh bien! je vais vous indiquer le meilleur et le plus court chemin pour y arriver.

» Faites entrer, parmi nous, la misère, c'est-à-dire l'inégalité entre les gens, ou plutôt décrétez seulement que l'argent aura cours, et, avant que vos enfants soient des hommes faits, vous aurez à la fois des rois et des esclaves, des dieux et des prêtres, des lois et des voleurs! »

Les Atlantes n'étaient pas encore habitués aux

combats oratoires où l'amertume se mêle aux paroles comme le sang à la sueur.

Au reste, la nuit était tombée, et comme ils étaient dans une vallée, ils avaient presque disparu dans l'ombre, tandis que, là-haut, vers le ciel, régnait déjà la nocturne clarté. Était-ce un présage? Toujours est-il qu'ils en furent impressionnés et se dirent que, sans doute, lorsqu'ils auraient des dieux, ils ne sentiraient plus cette vague inquiétude qu'engendre le soir, cette heure où l'Inconnu pèse le plus lourdement sur l'âme du monde.

Ce soir-là, le silence fut le plus fort. Nul n'osant le troubler, les Atlantes rentrèrent chez eux, après avoir remis au lendemain les suprêmes décisions.

\*  
\* \*

Les mots sonores et belliqueux de rois, prêtres et dieux ne se prononcent jamais en vain, surtout quand ils sont encore l'inconnu.

Le travail de la curiosité s'était fait dans les cervelles et, comme on sentait bien que tout cela

s'enchevêtrait, le peuple se porta vers le lac, décidé à voter pour le tout. Il était allègre, heureux d'avoir pris une décision, encore qu'inconscient de ses suites. Il n'avait, en effet, su prendre l'habitude des assemblées, sans en subir aussitôt le charme, qui est de décider surtout et de penser le moins.

*Tête Plate* n'eut qu'à se lever. D'unanimes acclamations le saluèrent; les Atlantes avaient presque un roi.

Mais le premier enthousiasme passé, il fallut aviser au mode d'exécution. Ceci n'était point aisé. Ils voulaient bien des choses à la fois, et non des moindres.

Le moyen de se procurer tout cela?

Par bonheur, il y avait, en ce moment, parmi eux, un de ces divins Aèdes, naturellement familiarisé avec les grandes choses.

Consulté avec déférence, son embarras ne fut point de longue durée. Il conseilla de consulter l'oracle.

Or, les Atlantes n'avaient rien de pareil chez eux; force leur fut donc d'envoyer à l'étranger. *Tête Plate* était tout désigné et ce fut naturellement lui qu'on chargea de cette mission de confiance.

Il partit aux premiers rayons du matin. Il se rendait compte, en ce moment, de l'œuvre accomplie et sentait qu'il portait avec lui, dans les plis de sa robe de lin, le destin de tout un peuple qui demandait autre chose qu'un bonheur quotidien et médiocre.

Il était loin déjà, au sommet d'une des collines qui font comme un diadème à la vallée du grand lac; il allait disparaître à l'autre versant, qu'il sentait encore attachés à ses pas les mille regards d'un peuple dont il emportait au loin la première supplication.

\*  
\* \*

*Tête Plate* s'engagea dans le temple. Une grande fraîcheur accentuait l'impression de silence et de solitude qu'il ne se sentit pas tout de suite le courage de briser. A la fin pourtant et la voix tremblante d'émotion, il s'écria dans le vide:

« O Dieux! Je ne sais comment vous nommer, car, dans mon pays arriéré et sauvage, nous ignorons encore les divinités et nous appelons de ce mot

vague et creux d'Inconnu ou d'Infini, les choses que nous ne connaissons pas.

« Nous sommes las pourtant de cette ignorance et voudrions lui substituer enfin la réalité des dieux.

» Nous vivons à l'état barbare, sans maîtres et sans lois; la seule convenance personnelle dicte nos actes et c'est miracle qu'il n'en soit point résulté, jusqu'à ce jour, les pires catastrophes.

» Mais en sera-t-il toujours ainsi? Le seul amour de la liberté fera-t-il comme par le passé, que chacun respecte la liberté d'autrui?

» Nous remercions le Destin de nous avoir si longtemps favorisés, mais il vaut mieux remédier aux choses avant qu'elles s'empirent, et quoiqu'il ne soit donné à personne de prévoir les événements, nous pensons aujourd'hui, comme la Sagesse des Nations, que bien gouverner, c'est précisément les prévoir!

» Et c'est pourquoi je viens dans ce temple, au nom de mon pauvre peuple, vous demander des dieux, des rois, des prêtres et des lois! Que si ma prière vous importune, faites du moins que l'oracle

nous dise pourquoi nous avons été si longtemps condamnés à vivre dans leur privation? »

Une grosse voix, que *Tête Plate* n'eût point songé, dans d'autres circonstances, à prendre pour une voix céleste, mais une voix qui prit néanmoins quelque universalité en se multipliant, en échos, aux murailles du temple, résolut en un mot, et avec une aisance vraiment divine, l'angoissant problème du suppliant.

— *Le Soleil!!*

Et ce fut tout. Le dernier écho s'éteignit au loin; le silence emplit à nouveau toute la majesté du temple. Le bruit sibyllin des pièces d'or que *Tête Plate*, sur les conseils de l'Aède, laissa tomber dans la sébile des dieux, ne parvint même pas à en troubler la beauté.

\*  
\* \*

*Tête Plate* était attendu depuis l'aube; il n'arriva que vers le soir. Le peuple l'attendait et, quand il apparut au haut de la montagne, dans la

splendeur du soleil couchant, à l'endroit même où, quelques mois auparavant, il avait disparu, chargé de tant d'espairs, son apparition fut saluée comme celle d'un dieu qui eût apporté le bonheur.

Ce n'était plus qu'une question de minutes et la grande énigme serait résolue. L'homme qui *savait* allait parler et, comme les yeux avaient faim de sa vue, les bouches ouvertes avaient soif de ses paroles.

*Tête Plate*, qui, durant son voyage, avait dévotieusement porté la parole sacrée, douta soudain, en ce moment précis, de l'effet qu'elle produirait sur la foule. Comprendrait-elle? Saisirait-elle son sens et sa grandeur?

Poussé par cette appréhension, il oublia tout à coup les mots de préparation dont il comptait orner son discours.

— *Le Soleil!* cria-t-il.

Une stupéfaction douloureuse se saisit de l'assemblée muette. *Œil-des-Temps* seul parut sourire.

Par bonheur pour *Tête Plate* et pour tout le monde, un chanteur — ils se multipliaient décidément de plus en plus dans l'accueillante Atlantide — vint au secours de la détresse commune.



— Les dieux ne parlent jamais autrement, dit-il. C'est aux hommes d'interpréter leurs augustes paroles.

Mais l'assemblée n'était guère plus avancée. Quelques lumières furent demandées.

— Comment! Vous ne saisissez pas? ajouta l'Aède. On ne saurait pourtant s'y méprendre.

Vous avez demandé pourquoi vous n'étiez pas heureux et les dieux vont répondre : *le soleil*. C'est clair et tout le monde entend que le soleil seul en est cause. A vous d'en faire votre profit.

Il était vraiment de grand secours, l'Aède, et trop clairvoyant pour qu'on ne songeât point d'abord à en tirer plus ample éclaircissement.

— Mais que faire contre le Soleil? dit *Tête Plate*, interprétant la curiosité générale.

— Il est vrai, dit l'Aède. L'action des hommes sur le Soleil n'est point énorme. Tout au plus peut-elle être indirecte. Voyons donc. Les religions, les meilleures comme les autres, enseignent qu'il y a le Bien et le Mal, mais c'est aux hommes de classer les choses dans l'un ou l'autre camp. Ce qu'ils font d'ailleurs avec la plus grande aisance

pour peu qu'ils aient des institutions bien définies et des lois assez serrées.

Vous n'en avez pas? Soit! Mais les dieux vous ont dit que le Soleil vous est néfaste; vous ne pouvez donc faire autrement que de le classer dans le mal.

Or, de même que les religions nous ont appris à distinguer le bien et le mal, de même elles ont décrété unanimement qu'il faut bénir le premier et maudire l'autre.

Quand ils sont à portée de la main, la chose est aisée; on achète le bien ou on se l'approprie d'une manière ou d'une autre; et le mal, on le proscriit ou on l'extermine. Ce sont les formes tangibles de la bénédiction et de son contraire. Mais pour ce qui est des choses supra-terrestres, si notre action est moins directe, il nous reste du moins le pouvoir de les bénir, soit par la prière, soit par les sacrifices, ou de les maudire, en les vouant mentalement à l'exécration.

Dans le cas qui nous occupe, il n'y a guère à choisir; votre action sur le Soleil étant limitée, vous ne pouvez faire autrement que de le maudire!...

Par malheur les Atlantes, ignorant toute distinction entre le Bien et le Mal, n'avaient jamais maudit quoi que ce fût au monde, ni béni du reste.

Ils vivaient comme des brutes, sans se soucier des règles de l'éthique, et se sentaient embarrassés, voire incapables de maudire le Soleil, vers lequel instinctivement s'étaient portés leurs yeux, sans doute pour en mesurer l'infinie distance.

Le bienfaisant Aède vint, encore une fois, à leur secours.

— Voyez-vous, dit-il, dans nos pays, c'est précisément aux prêtres que nous confions le soin de s'occuper des intérêts supérieurs et de nos relations avec l'Infini. Ils ont de ces choses la longue habitude et le tour de main; ils prennent une sorte de familiarité avec les affaires divines et s'y sentent mieux à l'aise que le commun. Ils les traitent même, parfois, avec quelque sans-gêne, question de métier, absolument comme le soldat le fait avec le danger.

Mais voilà! Vous n'avez pas de prêtres! Que faire?

Les Atlantes se sentirent rassurés; ils n'étaient

pas hommes à s'arrêter devant un sacrifice quand il s'agissait de monter au rang des nations civilisées.

Un prêtre! Mais ils en feraient venir un de Grèce, et la chose fut aussitôt décidée.

*Tête Plate*, qui avait repris tout son ascendant, se chargea, conformément au vœu général, de l'aller quérir. L'Aède, qui se proposait précisément de retourner dans sa patrie, s'offrit à faire route ensemble et lui trouver, là-bas, l'homme de la situation.

\*  
\* \*

Le départ avait été fixé au lever du jour, mais les mille préparatifs, les dispositions à prendre, en avaient retardé l'heure plus que de raison. Le soir allait tomber que les gens affairés couraient encore de-ci de-là donner un dernier avis et mettre quelque ordre dans le cortège.

Un troupeau de six cents moutons et de seize béliers prenait la tête. Alourdis de laine bouclée, pressés les uns contre les autres, ils formaient une

masse compacte qui foulerait les herbes, écarterait les ronces et ouvrirait ainsi, dans les régions incultes, un chemin large et facile.

Venaient ensuite deux cents pesantes génisses, immédiatement suivies de seize superbes taureaux retenus avec peine par de robustes bouviers.

Puis, c'était la troupe mesurée et soumise de vingt juments dont le pas allongé et sûr battait la terre sonore. Dressées jusqu'au calme, elles allaient en cadence, insensibles aux hennissements de douze étalons ardents qui se cabraient derrière elles et que de vigoureux adolescents maîtrisaient avec difficulté.

Venait enfin un bel âne blanc aux jambes nerveuses, aux pas précipités, bête de choix destinée à ramener dans le pays celui qui devait l'initier au bonheur.

*Tête Plate* et l'*Aède* fermaient la marche, graves et devisant de choses et d'autres.

Si ce n'était pas le compte tout juste, ce ne pouvait en être loin; aussi bien les Atlantes manquaient d'éléments d'appréciation, en un mot d'étalon

comparatif. Ils avaient donc fait pour le mieux et s'ils s'étaient trompés, nul ne devait leur en faire un grief. Estimant selon leur conscience, ils considéraient que le cortège qu'ils voyaient s'éloigner dans la nuit devait être bien près de valoir un prêtre.

\*  
\* \*

Le prêtre ramené de la Grèce et *Tête Plate* étaient devenus d'excellents amis.

Le premier, comme il convient aux ministres du culte, n'était guère absorbé par ses fonctions; une heure, à midi, pour maudire le Soleil et le reste de la journée lui appartenait.

Il en profitait pour faire avec *Tête Plate* de longues promenades, tout en causant des choses les plus graves. C'est ainsi qu'un jour il s'ouvrit à *Tête Plate* de son désir d'avoir une maison, non qu'il fût mécontent de son hôte — il en était traité comme un enfant — mais simple désir de se faire un intérieur plus conforme à ses goûts.

— Avez-vous trouvé le terrain? demanda *Tête Plate*.

— Comment l'aurais-je pu trouver, attendu que je suis pauvre? dit le prêtre.

— Mais vous n'avez qu'à choisir. S'il est inoccupé, vous y bâtirez votre maison. Ignorez-vous que, dans ce malheureux pays sans lois, la propriété s'entend tout autrement que chez vous? Elle ne confère que le droit d'occupation.

Je m'explique.

Dans les très anciennes civilisations, là-bas, du côté du soleil, dans ces pays qui connurent les progrès bien avant nous, il existe deux sortes de propriétés. La première, qui confère le droit d'occupation et qui, cela va de soi, est inaliénable; l'autre, qui résulte de la loi et qui est exactement pareille à la conception qu'en ont les Etats civilisés.

La première est incontestablement la plus ancienne; elle résulte du travail, puisqu'elle dit que la terre appartient à celui qui l'a défrichée; mais, elle ne résulte que du travail; aussi aucune loi positive ne l'a consacrée. Elle n'a pour elle que le

bon sens et la loi naturelle. C'est pourquoi, chez nous, la terre est si morcelée que tout le monde possède ce dont il a besoin pour vivre.

L'autre conception de la propriété est bien plus perfectionnée; elle résulte de la loi, s'appuie sur des titres et s'en trouve plus réelle, puisqu'elle permet l'achat et la vente.

Votre pays, moins réactionnaire que le nôtre et que l'Inde même, n'a point admis cette distinction et n'a conservé que la propriété légale.

Nous, peuples arriérés, nous en sommes encore à la loi naturelle.

Cependant, soyez sans crainte; si nous n'avons que le droit d'occupation, tout le monde au moins le respecte, puisque tout le monde en peut profiter.

Pourquoi, d'ailleurs, convoiterions-nous la maison d'autrui? Il n'est pas deux individus ayant les mêmes goûts. Et puisqu'il est loisible à chacun d'avoir ce qu'il désire, il serait bien sot, tant qu'il n'y a pas de lois, de se satisfaire à demi.

C'est à peine, chez nous, si, parmi les enfants, il s'en trouve un ayant les goûts assez près des



goûts paternels pour qu'il consente à reprendre la maison de son père.

Croyez-moi, choisissez un lopin de terre à votre gré, nu ou planté, suivant vos préférences, et je me réjouirai de pouvoir vous aider à édifier votre maison.

Le prêtre fut étonné de cette simplicité des choses.

— Mais vous n'avez pas de femme, dit *Tête Plate*. Comment ferez-vous?

— Je vous fâcherai peut-être, dit le prêtre, mais j'apprends d'en prendre une dans ce pays où l'amour est libre, où la femme peut quitter le toit conjugal dès qu'elle le désire.

— Il est vrai, dit *Tête Plate*. Nous n'avons guère encore perfectionné l'amour. Que ceci, pourtant, ne vous occupe point à l'excès. Outre qu'il est très peu d'exemples de la chose parmi nous, — car de se savoir libre fait qu'on se quitte rarement, — la séparation, quand elle se présente, est généralement désirée de part et d'autre, la lassitude de l'un provoquant presque toujours une indifférence réciproque. Au surplus, la femme ou les femmes qui

nous resteraient auraient vite fait de nous consoler et, quant à la compagne, il n'est pas un homme, ici, pour la renvoyer, comme il n'en est pas une pour s'imposer. La honte en serait trop grande.

— Ainsi donc, dit le prêtre, la fidélité est à ce point générale ?

— Je ne sais pas exactement ce que vous entendez par fidélité, puisque nous n'avons ni serments d'amour, ni loi qui nous l'imposent, à moins que nous ne l'entendions différemment. Ce que nous demandons c'est l'affection mutuelle, profonde, mais heureuse ; la durée nous en est assurée par la variété que nous trouvons dans la polygamie, variété qui nous sauve de la satiété, comme l'apaisement de nos désirs nous met à l'abri des perversions, car il est bien certain que la variété en amour n'est pas si grande que deux ou trois femmes ne suffisent à l'épuiser.

Voyez-vous, j'ai bien observé en Grèce, que les femmes vous donnaient beaucoup de mal et je m'imagine que c'est précisément votre façon de comprendre l'amour et la polygamie qui en est cause ; car, vous aussi, vous êtes polygames ; seulement, vos

femmes, privées de toute occupation, habitent généralement loin l'une de l'autre et vous laissez croire à chacune que vous n'aimez qu'elle. C'est une grande erreur.

Pour l'homme: parce que ses amours se pimentent ainsi de mystère, de soupçons, et de jalousie qui sont les faux aliments de la fidélité; pour la femme: parce que vous lui faites croire qu'elle y trouvera des plaisirs inconnus, spéciaux; de quoi il suit qu'elle se forge de l'amour une théorie fort poétique mais absolument fausse, sans laquelle la fidélité lui serait naturelle comme elle l'est à nos femmes à nous.

— C'est égal, *Tête Plate*, jamais les femmes de mon pays n'admettraient la polygamie.

— En théorie, non, parce que mille préjugés la leur montrent haïssable; en pratique, elles penseraient tout autrement.

Tout d'abord, la jalousie dont elles craindraient de souffrir n'existe pas. L'homme n'aime jamais deux femmes du même amour, disons de la même manière, toute femme l'attirant différemment. Il s'ensuit qu'il n'est point obligé, comme vous le pensez,

de partager son amour, car en réalité, il ressent plusieurs amours simultanément. Et nos femmes, qui s'en rendent compte, ne se sentent nullement humiliées quand, le soir, selon que nous sommes disposés au plaisir, à la poésie ou à la passion ardente, nous choisissons, pour la conduire dans ses appartements, celle de nos épouses dont le caractère répond le mieux à notre humeur.

Au reste, la polygamie offre à nos femmes un avantage qu'elles apprécient particulièrement et qui, par surcroît, les immunise totalement contre l'envie : celui de faciliter les entretiens inutiles.

Or, quelque grande que puisse être, chez la femme, la passion d'aimer, elle ne l'est jamais autant que sa passion de parler. Et c'est ce plaisir qui unit nos compagnes, en fait des amies qui se confient en d'interminables confidences et répand dans toute la maison une atmosphère de gaieté, parfois — je l'avoue — préjudiciable au bon ordre de leurs travaux. Mais ce n'est guère...

— Au risque de vous blesser, *Tête Plate*, c'est là, précisément, une chose que je ne puis m'empêcher de condamner sévèrement. Ainsi, vous occupez

à des travaux souvent pénibles, tout au plus dignes d'esclaves, des femmes nées libres, vos épouses, en un mot.

— Et où voyez-vous, je vous prie, que nous obligeons nos femmes à travailler? Il n'en est rien, mais l'inactivité leur pèserait autant que le plus dur labeur. Aussi se choisissent-elles les soins qui leur sont agréables.

Celle qui s'y sent portée s'occupe du ménage et se dépense pour que son époux et ses compagnes s'étonnent de l'ordre et de la tenue de la maison. L'autre, non moins vaillante mais curieuse des choses de la nature, soigne le verger et le potager et ce sera son orgueil de pourvoir la table de légumes et de fruits savoureux, qu'elle aura elle-même cultivés.

Une troisième, enfin, — car vous aurez remarqué que l'homme se contente généralement de ce nombre, sans doute parce qu'il y trouve les trois variétés essentielles de l'espèce, — une troisième donc, plus riieuse et plus légère, celle qui égaie la maison des charmes de sa voix, passera joyeusement ses jours à soigner les fleurs du jardin, dont elle fleurira abondamment la maison.

Quant à l'homme, il est partout, mais là surtout où le travail dépasse les forces de la femme. De même qu'il dispense son amour avec harmonie, de même il partage son aide selon les besoins.

— Mais encore! La polygamie est un crime!

— Distinguons! Il y a deux sortes de crimes: les uns qui sont contre nature, telles l'ingratitude, l'infidélité d'un ami, etc.; — ils sont du reste rarement punis par la loi et nous en sommes, hélas! encore à ne connaître que ceux-là; — les autres qui sont appelés crimes parce qu'il existe une loi pour les interdire.

Hélas! Vous savez que nous n'avons pas de lois!

— *Tête Plate*, mon ami, je pourrais essayer et je vous confesserai que j'aime la fille de votre voisin, mais je crains fort que le peuple prenne en mal qu'un prêtre qu'on a fait venir pour maudire le Soleil, se marie et soit ainsi distrait — du moins le pensera-t-on — de ses fonctions sacrées!

— Hélas! dit *Tête Plate*, le peuple, n'ayant pas de lois, ne songe point à juger. Quant à ce qui est de votre cas, il n'y verra toujours ni bien,

ni mal, puisqu'il ne distingue pas encore l'un de l'autre.

Tels étaient les paradoxes dont *Tête Plate* entretenait son ami, quand celui-ci oubliait de l'instruire. Et tandis que *Tête Plate*, par la volonté et l'obsession de son idéal, se sentait porté vers les grands problèmes sociaux, le prêtre, lui, sans le savoir, subissait le charme diabolique de ce pays primitif et de ce climat trop riche, éternellement joyeux et ensoleillé. Aussi, la chose publique n'avait-elle guère avancé. Le prêtre, remplissant ponctuellement ses fonctions, maudissait le Soleil chaque jour, mais son influence sur l'astre n'avait pas été appréciable.

De son côté, *Tête Plate* n'avait plus rien fait d'extraordinaire. Le peuple le considérait toujours avec grande déférence, comme un homme qui s'était autrefois fait remarquer et qui portait en soi, à l'état latent, les grands événements de l'avenir ; mais cette éternelle attente le remplissait d'une vague et sourde tristesse.

De temps à autre, quand les Atlantes n'y tenaient plus, ils interrogeaient le prêtre ; malheu-

reusement, la longue habitude de la barbarie les rendait sans doute inaptés à profiter d'un conseil.

Lorsque, avec le ferme désir d'aboutir, le prêtre avait parlé de bâtir un temple, il s'était heurté à une véritable ou inconsciente mauvaise volonté. Que les dieux se manifestent! objectait-on, qu'ils se montrent, et nous leur édifierons un temple de toute beauté, mais il n'est pas d'usage de construire une maison pour qui n'est pas encore né.

Une autre fois, le prêtre leur suggéra l'idée d'instaurer le règne de l'argent. Il y voyait le moyen d'aboutir à la propriété; de là aux lois et des lois aux rois et aux dieux, il n'y avait qu'un pas, pensait-il.

Il se rencontrait avec *Œil-des-Temps*; il fut moins heureux encore.

C'était décidément un peuple stupide et rebelle à toute idée de progrès.

Et cependant, l'habitude de parler des intérêts supérieurs avait engendré dans cette nation, en apparence stationnaire, une évolution morale ou du moins une meilleure disposition à prendre parti dans l'Inconnu. D'autre part, la pratique des assem-



blées le portait déjà à précipiter ses décisions sans prétendre en discuter le sujet à perte de vue. Il se rendait compte de la nécessité d'avoir des idées arrêtées et nettement définies même sur l'Infini et, fussent-elles fausses, de les préférer au doute qu'il considérait comme une ignorance.

Ce fut dans ces dispositions que *Tête Plate* trouva l'unanimité pour décider qu'au lieu de maudire le soleil à midi, comme le prêtre en avait l'habitude, celui-ci le maudirait deux fois par jour, le matin et le soir, parce que, disaient les considérants, le soleil étant moins fort et plus près de la terre, la malédiction sortirait mieux tous ses effets.

On décida, en outre, de suivre les choses de plus près et l'on nomma une commission qui eut à faire rapport sur le résultat de ses observations et à signaler les causes éventuelles d'un insuccès.

Mais dès le lendemain, à l'aube, tout le monde fut dans la vallée. Ils avaient tenu à se rendre compte par eux-mêmes si le prêtre maudissait bien le soleil selon toutes les règles de l'art. Au fond, un secret espoir de constater l'effet de leur dernière décision n'était point étranger à leur curiosité.

Déjà le prêtre gravissait la montagne; il atteignait le sommet, suivi de tous les yeux.

Un grand silence se fit. Alors, distinctement, la foule entendit, une à une, ces paroles tomber dans la vallée:

« Soleil! les dieux l'ont dit, vous êtes seul cause que ce pays ignore la beauté des institutions humaines! Par la fertilité et la richesse qu'engendrent vos rayons, vous l'empêchez d'avoir des lois et des maîtres; par le bonheur qu'elles répandent, vous l'empêchez d'avoir des dieux! Soleil! tout un peuple vous parle par ma bouche; toute sa colère fait rugir ma voix; toute sa haine crispe mes poings vers vous! Soleil! je vous maudis!!! »

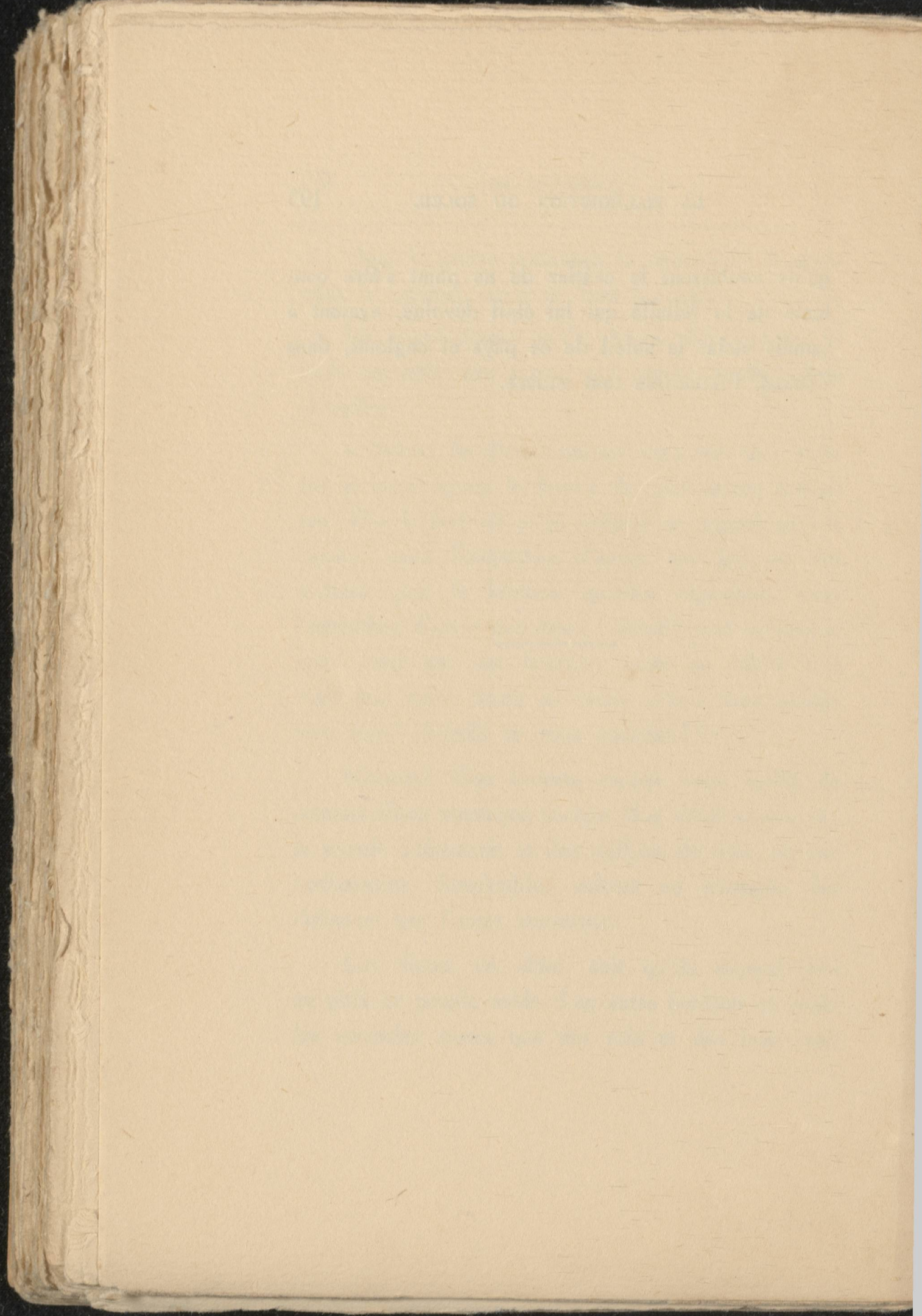
Miracle! Une énorme vapeur noire jaillit du sommet d'une montagne voisine! Le soleil se couvre; le monde s'obscurcit et des milliers de voix, en une acclamation formidable, saluent ce triomphe des Atlantes sur l'astre souverain.

Les dieux, en effet, soit qu'ils eussent pris en pitié ce peuple avide d'un autre bonheur et voulu lui accorder mieux que des rois et des lois; soit

---

qu'ils voulussent le châtier de ne point s'être contenté de la félicité qui lui était dévolue, avaient à jamais éteint le soleil de ce pays et englouti, dans l'océan, l'Atlantide tout entière.

---



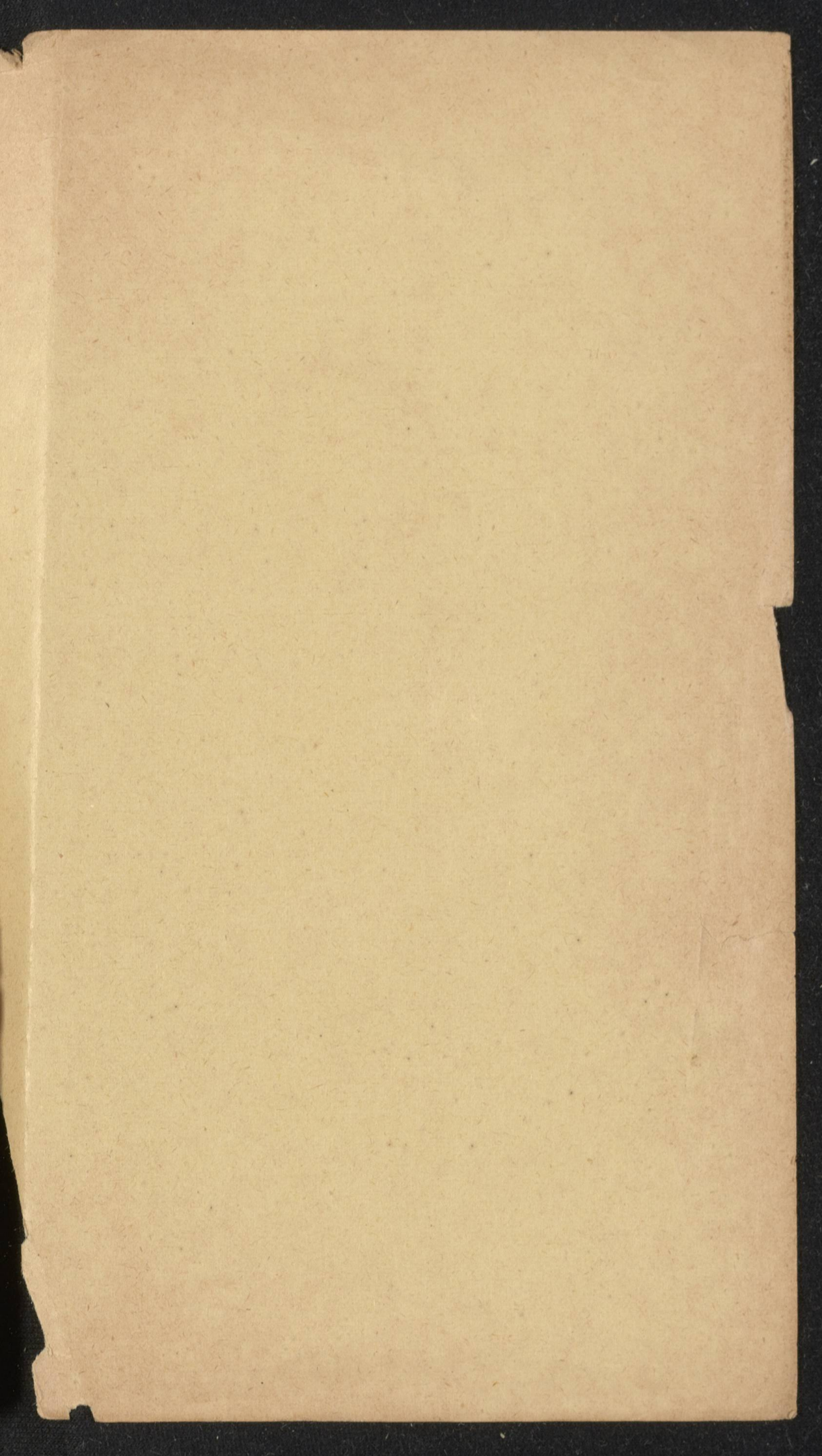
## TABLE DES MATIÈRES

---

	Page.
Joe Trimborn . . . . .	7
L'étrange aventure de l'Abbé Levrai . . . . .	71
Tircis . . . . .	115
La Malédiction du Soleil . . . . .	149

---





## Les derniers succès de la Librairie Figuière

---

BENOIST-HANAPPIER. <i>En Marge de Nietzsche</i> . . . . .	3.50
A.-W. MILOSZ. <i>Poèmes lyriques du Nord</i> , . . . . .	3.50
PAUL FORT. <i>Ile de France</i> , Ballades Françaises . . . . .	3.50
— <i>Mortcerf</i> , Ballades Françaises, . . . . .	3.50
— <i>La Tristesse de l'Homme</i> , Ballades Françaises. . . . .	3.50
— <i>L'Aventure éternelle</i> , Ballades Françaises, . . . . .	3.50
— <i>Monthéry-la-Bataille</i> , Ballades Françaises . . . . .	3.50
— <i>Vivre en dieu</i> , Ballades Françaises. . . . .	3.50
HAN RYNER. <i>Le Cinquième Évangile</i> , 4e édition . . . . .	3.50
— <i>Le Fils du Silence</i> , . . . . .	3.50
— <i>Les Paraboles cyniques</i> . . . . .	3.50
ANDRÉ WARNOD. <i>Le Vieux Montmartre</i> , avec illustrations, 4e édition . . . . .	3.50
JULES ROMAINS. <i>Puissances de Paris</i> . . . . .	3.50
— <i>Mort de Quelqu'un</i> . . . . .	3.50
— <i>Les Copains</i> . . . . .	3.50
J.-H. ROSNY aîné. <i>Amour étrusque</i> , roman, édition définitive. . . . .	3.50
ALEXANDRE MERCEREAU. <i>Contes des Ténèbres</i> . . . . .	3.50
— <i>La Littérature et les idées nouvelles</i> . . . . .	3.50
— <i>Paroles devant la Vie</i> . . . . .	3.50
GUSTAVE LANSON. <i>Anthologie des Poètes nouveaux</i> . . . . .	3.50
CLAUDE LORREY. <i>La Chasse au Bonheur</i> . . . . .	3.50
ROBERT SCHEFFER. <i>Les Taciturnes</i> . . . . .	3.50
M.-C. POINSOT. <i>La Joie des Yeux</i> , roman, 4e édition. . . . .	3.50
— <i>Esthétique Régionaliste</i> . . . . .	3.50
BERNARD SHAW. <i>Pièces plaisantes et déplaisantes</i> (version française faite sur les instances de l'auteur, par Augustin et Henriette Hamon. Chaque volume . . . . .	5.00
RENÉ GHIL. <i>Images du Monde</i> (poème) . . . . .	3.50
GABRIEL CLOUZET. <i>Jeanne Moreau</i> , roman. (Prix des <i>Annales</i> ) . . . . .	3.50
JACQUES NAYRAL. <i>L'Étrange histoire d'André Lérés</i> , 4e édition . . . . .	3.50
GEORGES POLTI. <i>L'Art d'inventer les Personnages</i> . . . . .	3.50
C <sup>ne</sup> FABIEN MOUGENOT. <i>Un Sabre</i> , roman . . . . .	3.50
LÉO CLARETIE. <i>Sourires Littéraires</i> . . . . .	3.50
HENRI HEINE. <i>Atta Troll</i> (traduit par Edouard Chanal) . . . . .	3.50
JEAN METZINGER. <i>Alexandre Mercereau</i> . . . . .	1.50
TH. LEGRAND. <i>Vibrations</i> . . . . .	3.50
MARGUERITE COLEMAN. <i>Les Heures intenses</i> . . . . .	3.50
PAUL ROUGIER. <i>La Première sonate</i> . . . . .	3.50
JEAN AZAIS. <i>La Chevauchée nocturne</i> . . . . .	3.50
ETIENNE RICHEL. <i>Voyage au Maroc</i> . . . . .	3.50
SYLVAIN ROYÉ. <i>L'Ame sans miroir</i> . . . . .	3.50
LAURENT TAILHADE. <i>Plâtres et Marbres</i> (études) . . . . .	3.50
CHARLES-HENRY HIRSCH. <i>Eros conjugal et vengeur</i> . . . . .	3.50
JULES BOIS. <i>L'Amour doux et cruel</i> . . . . .	3.50
NONCE CASANOVA. <i>Populo</i> , roman . . . . .	3.50
GEORGES BEAUME. <i>Le Borgne</i> . . . . .	3.50
ALFRED JOUBERT. <i>Sourires et Grimaces</i> . . . . .	3.50
C <sup>ne</sup> A. CALLIÈS. <i>La Tutrice</i> . . . . .	3.50
DR CHARLES GUIBIER. <i>Jerôme Trébuchet ou les tribulations d'un auteur ignoré</i> . . . . .	3.50
WILLY G. R. BENEDICTUS. <i>Ad Gloriam Luxuriæ</i> . . . . .	3.50